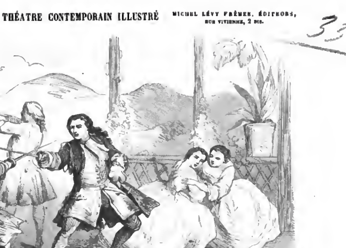
CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES. — 276e ET 277e LIVRAISONS.
THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS, RUE VIVIENNE, 2 BIS.

33



LES ORPHELINES DE LA CHARITÉ

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. A. D'ENNERY ET JULES BRÉSIL

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 7 MARS 1857

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

VAN DELBERG, pensionnaire de la ville de la Haye (premier rôle)	MM. CASTELLANO.	UN PORTEFAIX	MM. MERCIER.
HORACE D'ALBARET, officier de marine (jeune premier rôle)	DUMAINE.	HANS, domestique du pensionnaire	LAVERGNE.
DIÉTRICH, syndic criminel (premier rôle marqué)	COSTE.	CLAIRE VAN DELBERG (premier rôle)	Mmes CAMILLE LEMESLE.
WILFRID DIÉTRICH (jeune premier)	PAUL DESHAYES.	FRÉDÉRIQUE, sa fille (jeune première)	MARIE DELAISTRE.
PAVILLON (premier comique)	LAURENT.	FRANTZIA (premier rôle jeune) } orphelines de l'hospice de la Charité	LIA-FÉLIX.
PETERS, hôtelier	MARTIN.	WILHELMINE } orphelines de l'hospice de la Charité	ADORCY.

La scène est à la Haye, en 1716.

ACTE PREMIER

Cour intérieure d'une hôtellerie. Au fond, grande porte laissant voir la campagne. A droite, premier plan, autre grande porte, sous la voûte de laquelle est un escalier conduisant à une galerie de bois qui fait le tour de la décoration, et sur laquelle ouvrent toutes les chambres du premier étage. A droite, un banc de jardin ; à gauche, table et chaises ; au fond, à droite, sur la galerie, la porte de la chambre de Frantzia. Au rez-de-chaussée, à droite, troisième plan, la chambre d'Horace ; à gauche, troisième plan, celle de Claire.

SCÈNE PREMIÈRE

WILHELMINE, PETERS, DOMESTIQUES.

PETERS, sur la galerie, à droite.

Allons! allons! vous n'entendez donc pas? Un carrosse vient d'entrer dans la grande cour... (Des domestiques s'élancent au dehors.) Dieu me pardonne! c'est celui du pensionnaire de la Haye. Il y a des dames... Eh! vite! vite, Wilhelmine!

(Wilhelmine entre de droite.)

WILHELMINE, se dirigeant vers le fond.

Oui, monsieur Peters, j'y cours... (A part.) La femme et la fille du pensionnaire, qui sont si bonnes pour moi. (Haut.) J'y cours, monsieur Peters. (Bas.) Elles m'ont promis de me prendre chez elles.

(Wilhelmine disparaît, ainsi que les autres domestiques, par le fond.)

PETERS, descendant de la galerie.

Le pensionnaire de la Haye, le premier dignitaire de la ville, quel honneur pour la *Corne d'or!*

SCÈNE II

PETERS, VAN DELBERG, CLAIRE, FRÉDÉRIQUE, HANS, WILHELMINE.

PETERS, avec force génuflexions.

Excusez-moi, monsieur le pensionnaire, si...

VAN DELBERG.

Point de façons, monsieur l'hôtelier; dites-moi plutôt à quelle heure arrive le coche de Rotterdam.

PETERS.

Cela dépend, monsieur le pensionnaire, des voyageurs qu'il prend ou dépose le long de son parcours.

VAN DELBERG.

Un parcours de quatre lieues effectué sur un canal, dans un bateau traîné par des chevaux, cela ne peut pas varier beaucoup.

PETERS.

Le coche est à la Haye habituellement de cinq à six heures.

VAN DELBERG, tirant sa montre.

Et il n'en est que quatre et demie... Faites donner un appartement à ma femme et à ma fille. (Peters, joyeux, s'incline.) Allez voir, Hans.

(Le valet de Van Delberg suit Peters et Wilhelmine; ils entrent à gauche, troisième plan.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins PETERS, WILHELMINE et LE VALET.

FRÉDÉRIQUE.

Mon père, nous irons toujours avec vous à bord du bateau, au-devant de mon frère?

VAN DELBERG.

A quoi bon? L'air est vif... en une minute Ulrich sera conduit par moi dans vos bras.

FRÉDÉRIQUE.

Pauvre frère!...

CLAIRE.

Après dix-huit mois d'absence, quelle joie de le revoir!...

FRÉDÉRIQUE.

Quelle douce surprise pour lui! nous trouver tous les trois ici!... nous qu'il croit à notre château, à une lieue d'ici.

CLAIRE.

Et c'est toi, Frédérique, qui a eu l'heureuse pensée de venir.

FRÉDÉRIQUE.

Peut-être faudra-t-il m'en gronder...

VAN DELBERG.

Comment?...

FRÉDÉRIQUE.

J'ai peur qu'Ulrich n'arrive pas aujourd'hui.

VAN DELBERG.

Puisqu'il l'a écrit à ta mère!...

FRÉDÉRIQUE.

On ne fait pas tout ce qu'on se propose de faire... Le trajet est long de Versailles à la Haye, et puis l'ami d'Ulrich l'a retenu peut-être... Je ne sais pourquoi, mais je m'imagine qu'ils viendront ensemble.

CLAIRE.

Qui te fait penser...

FRÉDÉRIQUE.

Oh! rien; c'est seulement parce que Ulrich parle si souvent de ce monsieur dans ses lettres... que... et puis un marin, je me disais que cela lui serait, sans doute, très-utile de visiter la Hollande.

HANS, sur la porte, à gauche.

Monsieur...

VAN DELBERG.

Très-bien, conduisez ces dames... moi, je vais chez mon ami d'Averhoull, dont l'habitation est proche, de là je guetterai le bateau.

CLAIRE.

A tout à l'heure.

(Elles remontent. Diétrich entre par le fond et les salue.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, DIÉTRICH.

Mesdames!... monsieur le pensionnaire...

CLAIRE, à part.

Lui!...

VAN DELBERG.

Ah! c'est vous, monsieur le syndic criminel... Ainsi que moi, vous venez au-devant de quelqu'un, sans doute?

DIÉTRICH, très-mielleux.

De mon neveu, monsieur le pensionnaire, mon cher neveu, parti depuis hier pour Rotterdam, et qui déjà me fait défaut.

VAN DELBERG.

Vous l'aimez tant, monsieur Diétrich.

DIÉTRICH.

Oui, je suis fier de lui... A vingt-neuf ans, le voilà avocat déjà célèbre, député aux états de la province... bientôt, peut-être, le sera-t-il aux états généraux... Mais pardon, je vous fais son éloge, à vous qui le connaissez si bien... Excusez-moi... Il est le fils de mon frère... et mon frère n'est plus... J'ai reporté sur Wilfrid toute la tendresse que j'avais pour son père... Il est le seul bonheur de ma vie... (jetant un regard furtif à Claire) qui soit resté debout dans le naufrage de mes illusions.

FRÉDÉRIQUE.

Pauvre monsieur!

CLAIRE.

Viens.

FRÉDÉRIQUE.

Votre main tremble, ma mère...

CLAIRE.

Ton père l'a dit... l'air est vif... Viens, ma fille... viens.

VAN DELBERG, à sa femme.

Je me rends chez d'Averhoull.

DIÉTRICH.

Permettez-moi de vous accompagner jusque-là. (Regardant Claire.) Et puis... je reviendrai...

(Il salue les Dames et sort avec Van Delberg.)

WILHELMINE, faisant la révérence aux dames qui se dirigent vers la gauche.

Votre servante, mesdames.

FRÉDÉRIQUE.

Venez demain au château, mon enfant, ma mère à quelque chose à vous dire.

WILHELMINE.

J'irai, mademoiselle.

(Claire et Frédérique, précédées de leur domestique, entrent à gauche.)

SCÈNE V.

WILHELMINE, seule; puis FRANTZIA.

WILHELMINE.

Au château! Si l'on pouvait m'y garder! si je pouvais devenir fille de compagnie de mademoiselle Frédérique, comme je serais heureuse! mille fois plus qu'à tenir le comptoir de cet hôtel... il n'y aurait pas dans toute la Haye une orpheline qui puisse jouter de bonheur et de grands airs avec moi... même Frantzia, qui loge ici... (elle montre la galerie) et qui est si orgueilleuse d'être la comptable du coche de Rotterdam... Tiens, justement la voilà... Bonjour, Frantzia.

FRANTZIA, distraite.

Bonjour...

(Elle vient s'asseoir devant une table, sous une sorte de tonnelle formée par le chèvrefeuille et les volubilis qui grimpent de toutes parts à la galerie.)

WILHELMINE.

Ton bateau est en avance, aujourd'hui.

FRANTZIA, le front appuyé sur sa main, en regardant fixement devant elle.

Oui.

WILHELMINE.

Aviez-vous beaucoup de voyageurs?

FRANTZIA.

Non.

WILHELMINE.

Oui... non... tu es bien sèche pour moi... Dirait-on jamais que nous avons été élevées ensemble à la Charité?

FRANTZIA, levant la tête et regardant Wilhelmine avec dédain.

Qu'est-ce que cela prouve?... L'hospice est grand, les orphelines sont nombreuses; s'il fallait donner son cœur à tout le monde, on n'en aurait plus pour soi.

WILHELMINE, blessée.

Eh bien, on aurait celui des autres... et souvent on n'y perdrait pas.

FRANTZIA, lui tournant le dos.

Pourquoi me parles-tu, puisque je suis si haïssable?

WILHELMINE.

Je te parle, parce que nous sommes de vieilles amies; mais autrement, je te déteste...

(Elle pleurniche.)

FRANTZIA, lui tendant la main.

Pauvre fillette!

(Elle l'embrasse.)

WILHELMINE, radoucie.

Merci, Frantzia. Tu n'as pas fait un mauvais voyage, n'est-ce pas?

FRANTZIA.

Mais... non, au contraire...

WILHELMINE, touchant le petit paquet qu'elle a mis sur la table.

Dis donc, on t'a chargée d'une commission?

FRANTZIA.

Je ne fais les commissions de personne.

WILHELMINE.

Mais alors... ce paquet?...

FRANTZIA.

Est à moi... curieuse!

WILHELMINE, retournant le paquet.

Curieuse, moi? Tiens! ça craque... on dirait que c'est de la soie.

FRANTZIA.

C'est de la soie.

WILHELMINE.

Pour qui?

FRANTZIA.

Pour moi.

WILHELMINE.

Du taffetas?... quand tu ne peux porter, comme moi, que de la serge...

FRANTZIA.

Oui, jusqu'à vingt et un ans, nous devons, c'est la loi, garder ce joli costume des anciens temps, cet uniforme gris et rouge... cet écriteau des orphelines adoptées par l'État; mais dans dix mois, j'aurai vingt et un ans.

WILHELMINE.

Et dans dix mois, tu seras assez riche pour porter de la soie?...

FRANTZIA.

Je puis me marier...

WILHELMINE.

Avec un baron, comme a fait Gertrande, notre ancienne camarade?

FRANTZIA.

Pourquoi non?

WILHELMINE.

C'est que Gertrande, sans vouloir te faire tort, est joliment jolie!

FRANTZIA.

J'ai été remarquée tout à l'heure par un jeune homme qui vaut bien le baron de ta Gertrande.

WILHELMINE.

Un jeune homme a osé te faire la cour?

FRANTZIA.

Oui, sur le bateau... un étranger.

WILHELMINE.

Un étranger? Ah! c'est donc cela!... il ne savait pas qu'il s'adressait à une fille de l'État... Et que t'a-t-il dit?

FRANTZIA.

Il ne m'a pas parlé; mais ses yeux disaient bien des choses...

WILHELMINE.

Il n'aurait peut-être pas su s'exprimer autrement, s'il est étranger...

FRANTZIA, remontant vers le fond.

Il parle français, comme tout le monde ici.

WILHELMINE.

Ah! c'est un Français?

FRANTZIA.

Un officier de marine...

WILHELMINE.

C'est gentil, un marin!

FRANTZIA, rêveuse.

Il est comte, il a vingt-cinq ans et cinquante mille écus de rente.

(Elle se rassied à gauche.)

WILHELMINE.

Il t'a dit tout cela... rien qu'avec ses yeux?...

FRANTZIA.

Non, il voyage avec un gros homme tout doré, et qui est très-bavard.

WILHELMINE.

Tout doré et très-bavard... ça doit être son domestique... On dit qu'en France les domestiques sont tout dorés... quant à être bavards, ils le sont partout.

FRANTZIA.

Celui-là semble très-empressé auprès du comte, mais il n'est pas son domestique; il l'appelle monsieur... monsieur Pavillon, je crois...

WILHELMINE.

Ce comte, tu ne le reverras jamais.

FRANTZIA.

Peut-être... Son compagnon de voyage m'a priée de lui indiquer une bonne hôtellerie.

WILHELMINE.

Et naturellement, tu as parlé de la *Corne d'or*.

FRANTZIA.

Par intérêt pour monsieur Peters.

WILHELMINE.

Et puis... qui sait?... si l'officier français pouvait s'amouracher de Frantzia au point de l'épouser...

FRANTZIA, se levant.

Tu railles... mais sache que l'homme qu'aura choisi Frantzia deviendra son époux, quel que soit son rang, quelle que soit sa fortune... il suffit pour cela que cet homme ne soit pas de ce pays.

WILHELMINE.

Oh!... je comprends. Frantzia... tu as de mauvaises idées... Frantzia, ton ambition te perdra.

FRANTZIA, reprenant son paquet.

Ne vois-tu pas que je plaisante!...

(Elle monte l'escalier qui conduit à la galerie.)

WILHELMINE, seule.

Une plaisanterie!... à la bonne heure! C'est drôle, ça m'a donné le frisson, sa plaisanterie... Franchement, est-ce qu'un bon et honnête artisan ne doit pas suffire à de pauvres orphelines comme nous?

FRANTZIA, sur la galerie, à la porte de sa chambre.

Descendra-t-il à cette hôtellerie?...

(Wilfrid et Horace entrent par le fond.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, WILFRID et HORACE.

HORACE.

C'est donc ici que nous nous arrêtons?...

FRANTZIA.

C'est lui!... Bien, bien...

(Elle entre dans sa chambre.)

WILHELMINE.

Que désirent ces messieurs?

HORACE.

Tiens! encore une jeune fille vêtue comme celle du bateau...

WILHELMINE.

C'est l'étranger de Frantzia.

HORACE.

Mon enfant, faites-nous préparer à dîner...

WILHELMINE.

A l'instant, monsieur.

(Elle entre à droite, troisième plan.)

SCÈNE VII

HORACE, WILFRID.

WILFRID.

Je ne sais, monsieur, si je dois accepter...

HORACE.

Mon dîner?... Vous me priveriez d'un grand plaisir en le refusant, monsieur.

WILFRID.

J'accepte donc... je vous avoue d'ailleurs que je me plais singulièrement dans votre compagnie.

HORACE.

Vous ne pouvez douter du bonheur que j'aurais à prolonger notre rencontre.

(Ils vont s'asseoir près de la table, à gauche.)

WILFRID.

Vous êtes trop aimable... Ah çà! dites-moi donc, quel est ce monsieur Pavillon, cet original vêtu comme un seigneur et dont vous vous servez comme d'un laquais?

HORACE.

Imaginez-vous que je ne connais pas ce monsieur, et que, depuis Paris, il s'impose à moi comme un ami.

WILFRID.

Mais s'il vous obsède, pourquoi ne pas le lui faire comprendre?

HORACE.

Il est si poli, si obligeant, que je ne puis me décider à l'envoyer au diable.

WILFRID.

Qui est-il?

HORACE.

Je n'en sais rien... il a de l'or dans toutes ses poches... du linge d'une grande finesse... et un esprit... qui n'est pas comme son linge.

WILFRID.

En êtes-vous débarrassé?...

HORACE.

Hélas! non; je l'ai laissé au bateau, je lui ai accordé la faveur de se charger de mes bagages et de les faire apporter à cette hôtellerie.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PAVILLON, suivi d'un PORTEFAIX qui porte une malle sur le dos et une valise à chaque main.

PAVILLON, en dehors.

Par ici, par ici, commissionnaire.

HORACE.

Eh! tenez, c'est lui.

PAVILLON.

Monsieur le comte, voici tous les bagages.

HORACE.

Eh bien, monsieur Pavillon, faites-les déposer au bureau de l'hôtel.

PAVILLON.

Au bureau, oui, monsieur le comte; ce portefaix n'entend pas le français, mais j'ai trouvé un moyen de me faire comprendre... Portez les bagages à l'hôtel. (Il lui donne un coup de pied.) Partez. (Le Portefaix s'éloigne par la droite.) Il a compris.

HORACE.

C'est une singulière façon de causer que vous avez imaginée là.

PAVILLON.

Il ne connait pas notre langue, je l'ai remplacée par un peu de *pantomine*. (Le Portefaix reparaît sans les malles.) Ah! c'est fait? Avance, que je te paye. (Il tire de l'argent de sa poche, et donnant au Portefaix un coup de pied :) Tends donc la main. (Le Portefaix tend la main.) Il comprend toujours. (Il lui met de la monnaie dans la main gauche.) Voilà pour ta peine. (Le Portefaix tend l'autre main.) Eh! qu'est-ce que tu veux? je t'ai donné pour ta peine.

LE PORTEFAIX.

Et pour les coups de pied, monsieur?

PAVILLON.

Comment, drôle, tu parles français?

LE PORTEFAIX.

Je suis de la rue Quincampoix.

HORACE.

Ah! ah! ah!... adorable!...

WILFRID.

Charmant!

PAVILLON.

Délicieux! délicieux! Tiens, voilà un louis pour la plaisanterie, maroufle!

LE PORTEFAIX.

Serviteur, monseigneur... (Il sort.)

PAVILLON, se rengorgeant.

Monseigneur!

(Il vient s'asseoir à la table où sont Horace et Wilfrid.)*

HORACE.

Monsieur Pavillon, continuez-vous votre voyage?

PAVILLON.

Ça dépend de monsieur le comte.

HORACE.

C'est-à-dire que vous comptez m'accompagner partout où j'irai?

PAVILLON.

Dame!.. je suis bien venu jusqu'à la Haye, je ne vois pas pourquoi je n'irais pas plus loin.

HORACE.

Mais si vous êtes venu à la Haye, c'est que sans doute vos affaires vous y appellent?

PAVILLON.

Mes affaires! D'abord, Dieu merci! je n'ai rien à faire... Je suis parti de Paris pour aller à Compiègne rejoindre ma femme qui m'attendait à dîner.

HORACE.

A Compiègne?...

PAVILLON.

Et me voilà en n'Hollande.

HORACE.

Et madame Pavillon?

PAVILLON.

Madame Pavillon?... elle attend toujours... seulement, je crois bien qu'elle a dîné sans moi.

WILFRID.

Savez-vous, monsieur, que vous n'êtes guère galant.

PAVILLON.

Avec madame Pavillon!... je voudrais bien vous y voir!

HORACE.

N'est-elle pas jeune et jolie?

PAVILLON.

Elle est très... jeune... pour son âge... elle a quarante-cinq ans...

WILFRID et HORACE.

Quarante-cinq ans!...

PAVILLON.

Elle est très-jolie, pour son physique... elle est bossue!

HORACE, se levant.

Vieille et bossue!... Pourquoi diable avez-vous épousé cela?

PAVILLON, le suivant.

Ah! voilà. J'étais très-pauvre, monsieur; simple laboureur, je cultivais les choux et les carottes, lorsque ma cousine Aurélie (c'est le nom de ma femme), lorsque Aurélie me proposa de me tirer de ma position fâcheuse, en me faisant partager dix sept cents livres de rente qu'elle possédait. Elle était bien laide, la cousine Aurélie; mais les dix-sept cents livres de rente me paraissaient si jolies, qu'un matin je me décidai. Ma femme exigea que nous *fûmes* mariés en communauté de biens; c'était gentil de sa part, n'est-ce pas?

WILFRID.

Très-gentil!

PAVILLON.

Vous trouvez?... C'était un infâme traquenard!... Quinze jours après les épousailles, je reçois une lettre d'un notaire de Paris, j'y cours, j'héritais du fameux financier Pavillon.

HORACE.

Ah bah! du traitant Pavillon qui a laissé douze millions à son neveu, un paysan de la Beauce?...

PAVILLON.

Juste!... J'avais changé de pays depuis trois ans, on me cherchait; la cousine Aurélie le savait, la malheureuse, et c'est pour partager mes douze millions qu'elle m'avait apporté en dot ses dix-sept cents livres de rente, ses quarante-cinq ans (levant l'épaule) et sa bosse.

HORACE.

Ce pauvre monsieur Pavillon!

PAVILLON.

Vous comprenez que je ne brûle pas de me trouver avec ma moitié... Aussi, quand je me suis vu en voiture avec vous, monsieur le comte, qu'avez un air si distingué, qu'avez un air si aimable, j'ai eu tout de suite envie de faire votre connaissance pour me façonner aux jolies manières des gentilhommes... Je vous ai demandé si vous vous arrêtiez à Compiègne... vous m'avez répondu: Non, je vais plus loin. — Plus loin, que j'ai dit en moi-même... eh bien, allons jusque-là, ça m'éloigne de ma femme... Et j'allai si bien, que de fil en aiguille, me voilà chez les z'Hollandais. — J'ai faim, monsieur le comte.

HORACE, riant.

Eh bien, mon cher monsieur Pavillon, allez surveiller le dîner.

PAVILLON.

C'est dit. (Appelant.) Garçon! garçon!...

WILHELMINE, entrant.

Ces messieurs ont appelé?

HORACE, se rasseyant, ainsi que Wilfrid.

Notre dîner?

PAVILLON.

Oui, garçon... (Se retournant.) Tiens, ils sont gentils les garçons de ce pays-ci... Notre dîner, petite.

(Il lui prend le menton.)

WILHELMINE.

On s'en occupe, messieurs.

PAVILLON, lui prenant la taille.

Je vais m'en occuper avec vous, petite.

WILHELMINE, à part.

Ça doit être le gros doré dont parlait Frantzia. (Haut.) A votre aise, monsieur Pavillon.

(Elle rentre à droite.)

PAVILLON.

Mon nom!... on sait mon nom en Hollande!... Il y a de très-jolies filles pour garçons d'auberge, ma foi... Voilà huit jours que madame Pavillon m'attend, j'ai bien envie de la faire attendre encore cinq ou six mois.

(Il suit Wilhelmine après avoir salué le comte.)

WILFRID.

Ah! ah! l'original!...

SCÈNE IX

WILFRID, HORACE.

HORACE.

Vous connaissez l'homme, maintenant; vous savez qui il est... Mais, j'y songe, vous êtes plus avancé de ce côté-là que de celui-ci. (Il se désigne en se levant.) Le comte Horace d'Albaret, lieutenant de vaisseau de la marine de Sa Majesté le roi Louis XV.

WILFRID, se levant à son tour.

Wilfrid Diétrich, avocat, député aux états de la province de Hollande.

(Les deux hommes se saluent et se serrent les mains.)

HORACE.

Ah! vous êtes député?

WILFRID.

Et avocat. (Montrant un livre qu'il a laissé sur la table.) Vous me voyez en mains les armes du métier, le recueil de nos lois; je viens de plaider à Rotterdam.

HORACE.

Mais, dites-moi, puisque vous êtes un homme politique aussi, vous devez connaître Ulrich Van Delberg?

WILFRID.

Le fils du pensionnaire?...

HORACE.

C'est mon ami... Nous devions venir ensemble ici... mais votre ambassadeur l'a prié de retarder son départ, et je suis porteur de la lettre par laquelle Ulrich informe sa mère de l'ajournement de son voyage.

WILFRID, sombre.

Ah! (A part.) Serait-ce un rival?... (Haut.) S'il en est ainsi, vous serez reçu tout à fait en ami par madame Van Delberg et par... sa fille.

HORACE, légèrement.

Mademoiselle Frédérique?...

WILFRID.

Vous savez son nom?...

HORACE.

Ulrich m'a parlé si souvent d'elle... il l'adore.

WILFRID, insidieusement.

Parler souvent, à son ami, d'une sœur qu'on adore... c'est dangereux!

HORACE.

Croyez-vous donc qu'on s'enamoure ainsi pour une inconnue?

WILFRID.

Oh! je vous ai vu à l'œuvre tantôt.

HORACE.

Auprès de cette jeune fille en robe mi-partie de gris, d'écarlate, la comptable du bateau?

WILFRID.

Vous la regardiez avec une surprise et une admiration...

HORACE.

J'avoue que cette enfant a quelque chose en elle d'étrange, de saisissant, quelque chose qui attire...

WILFRID.

Nous y voilà.

HORACE.

Eh bien, non... vous n'y êtes pas du tout. Tenez, voulez-vous savoir pourquoi cette orpheline, — de laquelle, vous autres jeunes gens hollandais, vous semblez détourner la vue, sans doute par mépris...

WILFRID.

Non... par terreur!...

HORACE.

Les jolies filles vous font peur dans ce pays?

WILFRID.

Oui, quand elles sont orphelines de la Charité.

HORACE.

Orphelines ou non, envoyez-nous-les en France, et nous vous les renverrons plus humaines.

(Il va s'asseoir sur le banc, à droite.)

WILFRID.

Enfin, monsieur?...

HORACE.

Eh bien, si je regardais cette jeune fille avec persistance, ce n'est point parce qu'elle a, comme je le disais tout à l'heure, quelque chose d'étrange, de saisissant!... non, j'ai tout simplement retrouvé dans son regard comme une lueur d'un regard à peine entrevu naguère... mais que pourtant rien n'a pu me faire oublier.

WILFRID, joyeux.

Ah! très-bien! L'orpheline ressemble à une femme que vous avez beaucoup aimée, que vous aimez encore?

HORACE.

Avez-vous entendu raconter l'histoire d'un peintre allemand, qui mourut de langueur pour une madone de Raphaël dans les yeux de laquelle il avait surpris, disait-il, deux larmes suivies d'un ineffable sourire, quand, sa copie terminée, il fit ses adieux au divin chef-d'œuvre?...

WILFRID.

Oui... je crois me rappeler.

HORACE.

Eh bien, mon histoire est la même, à quelques variantes près.

WILFRID.

D'abord, vous n'êtes pas mort...

HORACE, très-gaiement.

Je ne suis pas peintre, non plus, je crayonne, et c'est tout... Puis, ce n'est pas d'un chef-d'œuvre de Raphaël qu'il s'agit... mais bien d'un chef-d'œuvre de Dieu; la scène n'est pas à Rome, mais en Suisse, dans les Alpes bernoises, à la Jungfrau. Ma madone, à moi, en fait l'ascension en compagnie nombreuse; à une halte, je feins de dessiner un rocher au pied duquel elle est assise... de mon crayon sort son divin profil. On se remet en marche, (se levant) tout à coup un bouquet de fleurs sauvages, cueillies dans la montagne, s'échappe des mains de la céleste jeune fille et va tomber au bord d'un précipice; je m'élance pour le saisir, mon pied glisse et je roule au fond du ravin... Les guides viennent à mon secours et me rapportent blessé, évanoui, mais tenant toujours dans mes doigts crispés le bouquet de fleurs sauvages... Quand je reprends mes sens, tous mes compagnons de route se pressent autour de moi; parmi eux est la jeune fille à qui je rends son bouquet et qui me remet en échange mon album qu'elle avait ramassé... (Avec sentiment.) En le recevant, je vois sur ses joues pâlies deux larmes furtives auxquelles succède un ineffable sourire, touchant adieu que nulle parole humaine ne peut rendre! On m'emporte... deux jours se passent dans la fièvre... quand je reviens à moi, j'ouvre l'album... je cherche mon dessin... le coin de la feuille était replié... le dessin avait été vu, vu par elle, et elle avait voulu que j'en fusse instruit... Dès lors, vous comprenez, ces deux larmes... ce sourire... tout cela fut pour moi comme une sorte d'aveu... Je courus la Suisse dans tous les sens, mais je ne revis pas la belle incon-

nue, la douce enfant dont l'image est toujours présente à mes yeux, dont le souvenir vit toujours dans mon cœur.

PAVILLON, à la porte de droite.

Monsieur le comte, nous sommes servis.

HORACE, à Wilfrid.

Allons nous mettre à table.

WILFRID, regardant par le fond, à droite.

Pardon, je vous rejoins; j'aperçois une personne qui me cherche, sans doute.

HORACE.

Je vous attends.

(Il entre à droite.)

SCÈNE X

WILFRID, DIÉTRICH.

WILFRID.

Quoi! c'est vous, mon oncle?

DIÉTRICH.

Ah! te voilà, enfin!

(Les portes du fond sont refermées.)

WILFRID.

Je suis arrivé depuis quelques instants, avec un Français dont j'ai fait connaissance, et qui est adressé à monsieur le pensionnaire par son fils, dont il est l'intime ami.

DIÉTRICH, soucieux.

Ah! et quel homme est-ce?

WILFRID.

Un homme charmant! un marin gradé, titré.

DIÉTRICH.

Et marié?...

WILFRID.

Je vois où va votre esprit, mon cher oncle... Hélas! la même crainte m'agite, car ce marin ne me semble que trop disposé à adorer toutes les femmes.

DIÉTRICH.

Dès demain, j'irai demander à monsieur le pensionnaire la main de sa fille pour toi; mais je veux, aujourd'hui même, ici, dans un instant, m'assurer l'aveu et le concours de madame Van Delberg.

WILFRID.

Madame Van Delberg est ici?

DIÉTRICH.

Avec sa fille... Pendant que je vais lui parler, retiens ce Français; il est important qu'il ne vienne pas avec cette lettre du frère, dont nous ignorons le contenu, se jeter à travers nos projets.

WILFRID.

Puissiez-vous réussir, mon oncle! (A part, s'éloignant.) Elle est là, près de moi, et elle partira sans qu'il me soit permis de la voir! (Il entre à droite.)

DIÉTRICH a sonné à la porte de gauche. Hans se présente.

Dites à madame Van Delberg que monsieur Diétrich sollicite l'honneur d'être reçu par elle. (Hans rentre.) Ma présence, je le sais, lui est pénible; mais elle se rappellera le passé, et c'est au nom du passé que je la forcerai de consentir à ce mariage. (Claire paraît.)

SCÈNE XI

DIÉTRICH, CLAIRE.

CLAIRE.

Vous avez désiré me parler, monsieur?

DIÉTRICH.

Oui, madame, et c'est avec peine que je vous vois tout émue, toute tremblante... Je ne viens pas réveiller de douloureux souvenirs... je ne viens pas vous rappeler que votre famille a eu plus d'empire sur votre cœur que n'en a eu le malheureux (il se désigne) à qui, hormis son nom, vous aviez tout ravi, à qui, hormis votre main, vous aviez tout donné.

CLAIRE.

Monsieur...

DIÉTRICH.

Ces souvenirs sont amers pour vous... que serait-ce donc si la vivante expression de notre faute était encore de ce monde?...

CLAIRE.

Pourquoi me torturer à plaisir, monsieur?...

DIÉTRICH, hypocritement.

A plaisir!... non, madame!... Grâce à Dieu, je ne suis pas méchant, et depuis vingt ans, je crois vous l'avoir prouvé. Je n'en suis venu à évoquer l'ombre de notre enfant que pour vous faire bien sentir tout mon isolement... et puis, peut-être aussi parce que j'espère qu'elle intercédera, cette chère ombre, en faveur de celui qui fut son père.

CLAIRE.

Qu'attendez-vous de moi, monsieur?...

DIÉTRICH.

Je vous ai dit, tantôt, que mon neveu Wilfrid était ma joie et mon orgueil; mais je ne vous ai pas dit que ses chagrins étaient mes souffrances, ses peines, mes tourments! que je donnerais ma vie pour que la sienne s'écoulât exempte du malheur qui m'a frappé.

CLAIRE.

Eh bien, monsieur?

DIÉTRICH.

Eh bien, madame, mon neveu aime mademoiselle Frédérique, votre fille.

CLAIRE, se levant.

Frédérique!

DIÉTRICH.

Wilfrid a conçu pour elle une passion si violente, qu'elle briserait à jamais son bonheur, si leur mariage pouvait rencontrer un obstacle, et j'ai pensé qu'en m'adressant à madame Van Delberg, Claire Van Hoël m'entendrait.

CLAIRE.

Voici ma réponse, monsieur. Vous êtes venu me rappeler un triste et douloureux passé, je vais vous en parler à mon tour, et, je l'espère, pour la dernière fois. Ma famille m'avait placée dans un couvent, où votre sœur était élevée ainsi que moi, elle sut bientôt dominer mon esprit, elle s'empara de mon cœur, le dirigea à son gré, exalta mon imagination d'enfant en me créant des romans dont vous étiez le héros, enfin je fus perdue par elle.

DIÉTRICH.

Madame!

CLAIRE.

Dieu m'est témoin que si ma pauvre Mina, si l'enfant de notre faute avait vécu, ni les menaces, ni les prières de ma famille n'auraient pu me contraindre à épouser... à tromper monsieur Van Delberg; mais enfin il s'est accompli, ce mariage, le ciel semble m'avoir pardonné, puisqu'il m'a accordé une autre fille, et cette fille, vous venez me demander de disposer d'elle au gré de vos désirs, au gré de votre ambition, vous me l'ordonnez!

DIÉTRICH.

Moi, madame!

CLAIRE.

Vous me l'ordonnez, car vous invoquez le passé, et vous savez bien que parler de ce passé, monsieur, c'est formuler une menace! Eh bien, sachez-le donc: j'aime et j'honore monsieur Van Delberg, ma fille a toute la tendresse de mon âme, et je subirai le déshonneur, la mort, plutôt que de sacrifier le bonheur de Frédérique!

DIÉTRICH.

Qui parle de sacrifier son bonheur, madame? Wilfrid adore mademoiselle Frédérique, il se croit assez heureux pour en avoir été remarqué: demain j'irai demander à monsieur Van Delberg de l'accepter pour gendre, ne vous opposez pas à ce mariage, c'est tout ce que j'exige de vous.

FRÉDÉRIQUE, entrant.

Ma mère!

CLAIRE.

Viens, viens!

DIÉTRICH.

Demain, j'aurai l'honneur de me présenter chez monsieur Van Delberg en compagnie de mon neveu.

CLAIRE.

Demain, monsieur, vous aurez la réponse de monsieur Van Delberg.

(Diétrich les salue humblement et s'éloigne par le fond.)

SCÈNE XII

CLAIRE, FREDERIQUE.

CLAIRE.

Frédérique, est-il vrai que tu aimes quelqu'un?

FRÉDÉRIQUE, baissant les yeux.

Oh! ma mère, qui a pu vous apprendre...

CLAIRE.

Son oncle, qui vient de me demander ta main pour lui.

FRÉDÉRIQUE.

Son oncle!... De qui parlez-vous?

CLAIRE.

De monsieur Wilfrid Diétrich.

FRÉDÉRIQUE.

Mais, ma mère, ce n'est pas lui que j'aime...

CLAIRE, l'attirant sur le banc de droite.

Frédérique, parle-moi sincèrement, ouvre-moi ton cœur, je le veux... (avec tendresse) entends-tu, mon enfant, je le veux.

FRÉDÉRIQUE.

Eh bien, ma mère, vous souvient-il de notre ascension à la Jungfrau?

CLAIRE.

Oui.

FRÉDÉRIQUE.

De ce pauvre jeune homme, cet officier de marine qui faillit se tuer en allant ramasser...

CLAIRE.

Ton bouquet... Oui, je m'en souviens.

FRÉDÉRIQUE.

Pendant qu'il reprenait ses sens, j'ouvris machinalement son album, que j'avais trouvé à mes pieds et que je lui rapportais.. Savez-vous ce que mes yeux y rencontrèrent?... Mon portrait... signé : Horace d'Albaret.

CLAIRE.

Horace d'Albaret, l'ami de ton frère?

FRÉDÉRIQUE.

Oui, ma mère; monsieur d'Albaret, venu en mission au ministère de la marine française, à Versailles, se lia plus tard avec Ulrich. Cette circonstance romanesque, ce jeune homme blessé, et dans l'album duquel se trouvait mon portrait... tout cela avait bien un peu frappé ma tête de quinze ans; mais faute d'aliment, mes rêves eussent subi la loi commune... faute d'un rayon de soleil, cette pauvre fleur des Alpes se fût bien vite effeuillée... Je trouvai l'aliment dans les lettres de mon frère, qui exaltaient monsieur Horace d'Albaret... le rayon de soleil, ce fut la sainte amitié qui vint les unir... Il me sembla qu'invisible, je présidais à leur attachement, et que la Providence, en rapprochant monsieur d'Albaret de mon frère, avait voulu le rapprocher de moi.

CLAIRE.

Ma pauvre Frédérique! qui sait seulement si ce jeune homme a conservé le souvenir d'une enfant qu'il a vue à peine.

FRÉDÉRIQUE.

Mais ce portrait?

CLAIRE.

A quelque halte dans la montagne, au lieu d'un site pittoresque, c'est d'une aimable tête d'enfant que s'est épris son crayon; mais depuis ce jour... peut-être... est-il marié à une autre...

FRÉDÉRIQUE, vivement, en se levant.

Non; mon frère nous l'aurait appris...

CLAIRE.

Peut-être ce jeune homme t'a-t-il oubliée...

FRÉDÉRIQUE.

Non! mon cœur me l'aurait dit.

CLAIRE.

Silence! voici ton père...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, VAN DELBERG.

VAN DELBERG.

Ulrich n'est pas arrivé aujourd'hui.

CLAIRE et FRÉDÉRIQUE.

Comment!

VAN DELBERG.

Mais peut-être arrivera-t-il demain... Il nous aura écrit pour nous informer de ce retard; retournons au château, et sans doute nous y trouverons une lettre de lui.

CLAIRE.

Oui, tu as raison, mon ami.

PETERS, entrant par le fond.

La voiture de monsieur le pensionnaire est prête.

VAN DELBERG.

Partons donc.

CLAIRE.

Partons.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE XIV

PETERS, les regardant s'éloigner; puis WILFRID et HORACE.

Bon voyage à monsieur le pensionnaire et à son aimable famille!

WILFRID, entrant par la porte de droite.

C'est la voiture du pensionnaire qui s'éloigne?

PETERS.

Oui, monsieur.

(Il sort.)

WILFRID.

Mon oncle a-t-il réussi? Je le saurai bientôt... Monsieur d'Albaret peut venir maintenant. (Haut.) Arrivez donc, mon cher amphitryon, et veuillez m'excuser, car je suis obligé, bien à regret, de me séparer de vous.

HORACE.

Déjà? J'aurai, je l'espère, le plaisir de vous revoir?

WILFRID.

Votre connaissance m'est trop précieuse pour que je n'aie pas à cœur de la cultiver.

HORACE.

A bientôt, donc.

WILFRID.

A bientôt.

(Ils remontent.)

SCÈNE XV

HORACE, FRANTZIA.

(Frantzia paraît à la galerie extérieure sur laquelle donne sa chambre, et apercevant Horace qui reconduit Wilfrid, elle s'avance jusqu'à l'extrémité de cette galerie, à l'avant-scène.)

FRANTZIA.

Le voilà!... Jeune... riche... noble... Il me semble que le démon se penche à mon oreille, et me dit : Frantzia, il est étranger! il est étranger!...

(Elle descend.)

HORACE, rentrant par le fond.

Irai-je aujourd'hui même au château de monsieur Van Delberg, ou bien attendrai-je à demain? La journée s'avance; il est un peu tard... Mais si je n'y vais pas, que ferai-je dans ce pays, où je ne connais personne? (Apercevant Frantzia.) Ah! je n'irai que demain. (Frantzia passe auprès d'Horace, s'arrête comme étonnée à sa vue, puis le salue légèrement et se dirige vers la porte du fond.) Mademoiselle...

FRANTZIA, les yeux baissés.

Vous désirez me parler, monsieur?

HORACE.

Oui, mademoiselle, je désire vous présenter mes excuses.

FRANTZIA, redescendant la scène.

Des excuses?...

HORACE.

Ce matin, sur le bateau, je crains que ma conduite ne vous ait blessée.

FRANTZIA.

Blessée!... non, monsieur.

HORACE.

Alors, c'est que vous n'avez pas remarqué que mes yeux étaient obstinément fixés sur vous?

FRANTZIA.

Je l'ai remarqué, monsieur...

HORACE.

Et cette insistance ne vous a pas irritée contre moi?

FRANTZIA.

Non... car vous sembliez avoir compris que je n'étais qu'une pauvre orpheline, et je ne lisais dans vos regards aucun sentiment qui dût m'irriter ou me faire rougir.

HORACE.

C'est que mes yeux exprimaient fidèlement ce que ressentait mon cœur... c'est qu'ils disaient : Il y a en vous, mademoiselle, un charme qui m'attire, me captive... Je voudrais être votre ami, maintenant, et...

FRANTZIA, l'interrompant.

Mon ami... vous!... un gentilhomme!... Vous savez bien que ce serait trop d'honneur pour que je ne dusse pas en être fière.

HORACE.

Ainsi donc, nous voilà amis.

FRANTZIA, souriant et lui tendant sa main qu'il saisit.

Nous sommes amis!

HORACE.

Mais vous ne m'avez pas laissé terminer ma phrase... Je disais votre ami... maintenant, et je rêvais pour plus tard un bonheur plus précieux et une intimité plus douce.

FRANTZIA, après un silence.

Je ne comprends pas bien, monsieur; expliquez-vous donc.

HORACE.

Eh bien, mademoiselle... (L'interrogeant.) Mademoiselle?...

FRANTZIA.

Frantzia.

HORACE.

Eh bien, Frantsia...

FRANTZIA, souriant.

Ah! prenez garde...

HORACE.

Puisque nous sommes amis?... D'ailleurs, si je vous appelle Frantzia, je ne vous empêche pas de m'appeler Horace.

FRANTZIA.

Monsieur Horace! c'est un joli nom!

HORACE.

Bien plus joli quand on retranche ce glacial : monsieur.

FRANTZIA.

Vous croyez?...

HORACE.

Essayez... allons, allons... essayez, Frantzia.

FRANTZIA, avec une émotion contenue, et le regardant avec coquetterie.

Horace!...

HORACE, lui saisissant la main qu'il porte à ses lèvres.

Vous êtes adorable! et vous ne vous fâcherez pas si je vous dis ce que j'osais rêver.

FRANTZIA.

Dites... nous verrons après.

(Elle passe devant lui avec coquetterie et va s'asseoir devant la table à gauche.)

HORACE, l'y suivant et s'asseyant aussi.

Eh bien, Frantzia, je vous aime!

FRANTZIA, mouvement de joie qu'elle réprime aussitôt.

Vous m'aimez... sérieusement?

HORACE, légèrement.

Très-sérieusement.

FRANTZIA.

Prenez garde!... avec moi, c'est un mot qui engage peut-être plus que vous ne le pensez.

HORACE, très-galement.

Oh! je calcule toujours l'étendue des obligations que je prends, et quand je dis à une jolie femme : Je vous aime! je m'engage... à l'aimer.

FRANTZIA.

Et... voilà tout?

HORACE.

Je suis un honnête homme, mademoiselle... Je l'aime... et... voilà tout...

FRANTZIA, se levant.

Je suis une honnête fille... moi... monsieur, et je dois vous prévenir qu'avec moi, il n'en serait pas tout à fait de même, et que celui dont j'accepterais l'amour deviendrait mon fiancé.

HORACE, se levant à son tour, avec étonnement.

Votre fiancé?... (Après un silence et souriant.) Eh bien, soit! (Frantzia, joyeuse, se rassure.) J'ai deux mois à passer en Hollande... deux mois à être votre fiancé.

FRANTZIA, décontenancée.

Et mon mari? quand cela?...

HORACE, riant.

Ah! quand j'aurai demandé mes papiers... En France, nous demandons toujours nos papiers... ils viennent rarement, par exemple.

FRANTZIA.

Oh! les vôtres viendraient.

HORACE.

Vous pourriez vous tromper... Aussi, mon enfant, je vous conseille de m'accepter pour fiancé... éternel, mais de ne point me compter pour futur mari... Je promettrais le contraire, que je serais bien coupable, puisque je saurais que je ne tiendrais pas ma promesse.

FRANTZIA, vivement, en se levant.

Seriez-vous marié?...

HORACE, descendant la scène.

Non.

FRANTZIA, le suivant.

Foi de gentilhomme?...

HORACE.

Foi de gentilhomme!

FRANTZIA.

Alors, libre à vous de m'aimer, monsieur Horace; mais souvenez-vous que je vous ai dit : (appuyant sur chaque syllabe) Vous serez mon mari.

HORACE, riant.

Vous êtes spirituelle et gracieuse, mon enfant; vous avez tout ce qu'il faut pour enchaîner un homme à vos pieds; mais de l'amour au mariage, il y a loin, très-loin!

FRANTZIA.

Non! pas pour moi!

HORACE.

Mais enfin, si je refuse?...

FRANTZIA.

Vous ne le pourriez pas.

HORACE, avec un effroi comique.

O mon Dieu!... vous avez donc des armes bien redoutables?...

FRANTZIA, souriant.

Peut-être!

HORACE.

Un protecteur puissant?...

FRANTZIA, d'un ton grave.

Peut-être!...

HORACE.

Un père terrible... sans doute?

FRANTZIA.

Je suis orpheline.

HORACE.

C'est vrai, je l'oubliais... Un frère, alors?

FRANTZIA.

Je n'ai aucun parent.

HORACE.

Et vous dites que je vous épouserai, fût-ce malgré moi-même?

FRANTZIA.

Oui, malgré vous-même.

HORACE.

Mais il y a là un grand mystère qui m'intrigue beaucoup.

FRANTZIA, passant à droite.

Je vous le dévoilerai quand vous voudrez.

HORACE.

Quand je voudrai,... même, si je le veux, ce soir?...

FRANTZIA, après un silence.

Oui.

HORACE, vivement.

Vous consentirez donc à me recevoir?...

FRANTZIA.

Pourquoi pas... un fiancé?

HORACE, très-sérieux.

Un fiancé... éternel... vous savez?...

FRANTZIA.

Rien n'est éternel, monsieur le comte.

(Elle lui fait la révérence et s'éloigne.)

HORACE.

Au revoir!

FRANTZIA.

Au revoir!

(Elle disparaît dans l'escalier qui conduit à la galerie.)

SCÈNE XVI

HORACE, seul; puis PAVILLON.

HORACE, gagnant la gauche.

Voilà une aventure piquante!... bah! elle n'y donnera pas de suites... Cette jolie fille a de l'esprit, elle a voulu se jouer de moi... Je gage que je trouverai sa porte fermée et que je l'entendrai rire de l'autre côté... Nous verrons!... (La voyant entrer chez elle.) Ah! c'est là qu'elle demeure!

(Frantzia, au moment de disparaître, lui jette un dernier sourire.)

PAVILLON, entrant par la droite.

Ah! vous voilà, cher monsieur le comte!

HORACE.

Oui, je rentre chez moi, j'ai des lettres à écrire, puis après je me mettrai au lit. Bonsoir donc, monsieur Pavillon.

PAVILLON.

Vous coucher... monsieur le comte? il ne fait pas encore nuit.

HORACE.

C'est vrai; mais si je ne me couchais pas, j'irais...

PAVILLON.

Où donc? sans indiscrétion.

HORACE, s'en allant par la droite.

Me casser le nez, peut-être.

PAVILLON.

Faut pas, monsieur le comte! faut pas abîmer votre noble nez.

(Le Comte disparaît dans sa chambre, à droite.)

SCÈNE XVII

PAVILLON, puis WILHELMINE.

PAVILLON.

Eh bien, moi, je ne me couche pas! Mille tritons! comme on dit à Versailles, (Il fait une pirouette) cette petite me galope dans la cervelle... Suis-je assez mauvais sujet!... Ah bah! je suis bien excusable, je n'ai que vingt-six printemps... et ma femme a quarante-cinq hivers... Oh! voilà la petite; pst! pst! petite, petite...

WILHELMINE, venant du fond et se dirigeant vers la voûte.

Plaît-il, monsieur?

PAVILLON, s'élançant vers elle pour lui prendre la taille.

Petite... je... (Rencontrant un regard sévère, et changeant de ton.) Bonsoir, mademoiselle.

WILHELMINE.

Bonsoir, monsieur.

PAVILLON.

Dites donc, aimez-vous les Français, vous?

WILHELMINE.

Les Français!

PAVILLON.

Les jolis Français?

WILHELMINE.

Moi, monsieur, j'aime tout le monde.

PAVILLON.

Bien vrai?... mais j'en suis, de tout le monde; alors vous m'aimez, mignonne?

WILHELMINE.

Je vous aime comme tout le monde.

PAVILLON, avec une explosion comique.

Et si je t'adorais, moi, comme personne?... si je mettais à tes genoux... non, plus bas que ça... à tes pieds, mon cœur et ma fortune?...

WILHELMINE.

Tout ça à mes pieds?

PAVILLON.

Un cœur tout neuf... un cœur bien placé... et une fortune... bien placée aussi.

WILHELMINE.

Vous m'offrez tout ça?

PAVILLON.

Tout! tout! tout! tout!

WILHELMINE.

C'est bien tentant, monsieur de Pavillon!

PAVILLON.

De Pavillon!... elle dit de Pav... Je t'adore!

WILHELMINE.

Écoutez, monsieur, je suis une honnête fille...

PAVILLON.

Convenu... convenu...

WILHELMINE.

Je ne veux pas vous tendre un piége...

PAVILLON.

Un piége?...

WILHELMINE.

Regardez ma robe, monsieur Pavillon...

PAVILLON.

La robe est vilaine, mais la fille est jolie!

WILHELMINE.

C'est le costume des orphelines de la Charité.

PAVILLON.

Eh bien! après?

WILHELMINE.

Vous êtes étranger, et vous ignorez quel danger vous courez en faisant la cour à une fille adoptive de l'État.

PAVILLON.

Il y a du danger!... (Reculant.) Vous êtes dangereuse, jeune fille?...

WILHELMINE.

Et ce danger... tenez, interrogez ce monsieur qui vient là, il vous le fera connaître...

(Wilfrid entre en scène, Wilhelmine se retire sous la voûte.)

PAVILLON.

Ce monsieur? c'est notre ami l'avocat...

SCÈNE XVIII

Les Mêmes, WILFRID, puis HORACE.

PAVILLON.

Pardon, monsieur l'avocat...

WILFRID.

Ah! c'est vous, monsieur Pavillon? Je reviens chercher mon recueil de lois que j'ai oublié ici.

(Il va le prendre sur la table de la tonnelle.)

PAVILLON, le suivant à gauche.

Monsieur l'avocat, faites-moi donc celui de me dire ce qui peut arriver dans ce pays à un jeune homme qui aurait éprouvé les bontés d'une jeune fille rouge et grise.

WILFRID.

Une orpheline de la Charité?

PAVILLON.

Oui, c'est ça.

WILFRID.

Vous n'avez pas, je suppose, de projets de séduction sur une de ces orphelines?

PAVILLON.

C'est donc bien terrible?

WILFRID.

Jugez-en!... je vais vous lire la loi.

PAVILLON.

Ah! il y a une loi?

WILFRID.

Vous savez que tout étranger qui commet un délit ou un crime est soumis à la loi du pays où a été commis ce délit ou ce crime?...

PAVILLON.

Je ne savais pas; mais à présent, je sais.

HORACE, sortant de chez lui.

Je suis certain de trouver la porte fermée... Ah bah! qu'est-ce que je risque?

(Il disparaît dans l'escalier sous la voûte.)

WILFRID.

Voilà l'article de notre Code: (Il lit très-lentement, en articulant avec soin chaque mot) « Tout homme convaincu d'avoir entretenu des relations coupables avec une orpheline élevée par l'État, et encore sous sa tutelle, c'est-à-dire âgée de moins de vingt et un ans, sera condamné à l'épouser. »

PAVILLON.

Ah bah!

WILFRID, lisant.

« Si cet homme est marié déjà, ou bien s'il refuse de donner son nom à l'orpheline qu'il aura séduite, il sera condamné au dernier supplice. »

PAVILLON, avec effroi.

Mais... c'est la mort !

HORACE, à la porte de Frantz, sur la galerie.

Tiens ! elle a laissé sa clef.

PAVILLON.

La mort !

WILFRID.

Vous voilà renseigné. Adieu, monsieur Pavillon.

(Il sort par le fond.)

PAVILLON.

Si elle a moins de vingt et un ans... et si on ne l'épouse pas... la mort?

HORACE.

Ma foi ! entrons.

(Il disparaît dans la chambre.)

PAVILLON.

Ah ! quel vilain pays !...

WILHELMINE, se rapprochant.

Eh bien ?...

PAVILLON.

Quel âge avez-vous, petite ?

WILHELMINE.

Dix-huit ans !

PAVILLON, repoussant sa main avec effroi.

Je demande quatre ans pour réfléchir...

(Il se sauve. Le rideau baisse.)

ACTE DEUXIÈME

L'intérieur d'un bosquet, à larges baies, ouvrant sur le parc du château de M. Van Delberg. Grande table ronde et siéges en bambous au milieu du bosquet.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, FRÉDÉRIQUE.

(Au lever du rideau Claire et Frédérique sont assises.)

CLAIRE.

Tu me sembles moins occupée de ta broderie, ma fille, que de l'avenue qui conduit au château.

FRÉDÉRIQUE.

C'est que dans l'avenue qui conduit au château, je crois à chaque instant voir paraître quelqu'un.

CLAIRE.

Ton fiancé ? Il est parti ce matin pour la Haye avec ton père.

FRÉDÉRIQUE, désignant la gauche.

Oui, mais c'est de ce côté qu'on revient de la Haye.

CLAIRE.

Petite folle !

FRÉDÉRIQUE.

Ah ! ma mère, je suis bien heureuse ! à ce point que je me demande tous les matins si la journée de la veille n'est pas un rêve... Avouez aussi que tout ce qui m'arrive est bien merveilleux. Le lendemain de notre petit voyage à la Haye, il y a de cela vingt-deux jours, tandis que nous nous désolions du silence d'Ulrich...

CLAIRE.

Mon mari entre dans notre appartement, une lettre à la main : « Des nouvelles de notre fils, me crie-t-il, et je t'amène le courrier qui l'a quitté il y a huit jours à peine... »

FRÉDÉRIQUE.

Soudain, la personne que mon père nous présente... jette un cri... je lève les yeux... le jeune homme de la Jungfrau, l'ami de mon frère, le comte d'Albaret, enfin, est devant nous.

CLAIRE.

En voyant son émotion, monsieur Van Delberg l'interroge... le comte balbutie quelques mots d'excuse auxquels mon mari ne comprend rien.

FRÉDÉRIQUE.

Mais nous, ma mère, nous comprenions : le pauvre jeune homme ne m'avait pas oubliée... ce cri que lui arrachait notre rencontre était toute une révélation pour moi. Depuis deux ans il m'aimait, ma mère, il m'aimait sans espoir de me retrouver jamais.

CLAIRE, se levant.

Es-tu bien certaine que ton frère... ne lui ait pas fait part de tes petites confidences épistolaires ?

FRÉDÉRIQUE.

Je n'ai jamais rien écrit à mon frère qui pût lui faire penser que je connusse son ami.

CLAIRE.

Et monsieur Horace, que sait-il ?

FRÉDÉRIQUE, baissant les yeux.

Il sait que je me souviens de notre rencontre ; mais je n'ai confié qu'à vous, ma mère, ce qui s'est passé dans mon cœur depuis deux ans.

CLAIRE.

Et tu le lui diras ?...

FRÉDÉRIQUE.

Quand il sera mon mari.

CLAIRE.

Tais-toi, le voilà.

(Horace paraît ; après les salutations d'usage, Claire et Frédérique vont se rasseoir ; Horace reste debout derrière la table.)

SCÈNE II

LES MÊMES, HORACE.

CLAIRE.

Nous parlions de vous, monsieur Horace.

HORACE.

Et moi, madame, c'est de vous que je me suis occupé ce matin.

(Il lui présente un écrin.)

CLAIRE.

Qu'est-ce que cela ?

(Elle ouvre l'écrin.)

FRÉDÉRIQUE, le regardant.

Ah ! mon portrait ! le dessin fait en Suisse !

HORACE.

Il y a huit jours que le bijoutier m'en fait attendre la monture. Sans ce pauvre monsieur Pavillon, qui vient de prendre le parti de s'installer à poste fixe dans la boutique, j'attendrais peut-être encore.

FRÉDÉRIQUE.

Monsieur Pavillon ?...

HORACE.

Ce gros financier, mon compagnon de route, dont je vous ai parlé.

CLAIRE.

Oui, je me souviens.

HORACE.

Il souhaite ardemment de vous être présenté ; à ce point que, dans sa bonne grosse niaiserie et dans son gros bon cœur, il a imaginé une ruse qui me met dans l'embarras.

CLAIRE.

Comment ?

HORACE.

Monsieur le comte, me disait-il ce matin, je vous suis si attaché que j'ai fait vœu, si votre mariage s'accomplit, et si je signe au contrat...

CLAIRE, souriant.

Ah ! ah !

HORACE.

J'ai fait vœu de donner ce jour-là cent mille livres aux pauvres.

CLAIRE.

Cent mille livres !...

FRÉDÉRIQUE.

Qu'il signe bien vite... (confuse) dans l'intérêt des pauvres...

CLAIRE.

Amenez-nous-le, monsieur Horace.

HORACE.

Je comptais sur cette bonne parole, madame ; et la preuve, c'est que j'ai permis à monsieur Pavillon de m'accompagner. Il est là, dans le parc, à deux pas. (Appelant.) Venez, venez, mon cher monsieur Pavillon.

(Claire se lève, Frédérique passe à droite.)

SCÈNE III

LES MÊMES, PAVILLON, *en habit brodé, dit à pluie d'or.*

PAVILLON.

Me voilà, me voilà, monsieur le comte; je n'ai pas quitté le massif auprès duquel vous m'aviez planté. Oh! mille pardons, mesdames... je n'avais pas celui de vous voir.

(Il salue à la française.)

HORACE, *le présentant.*

Monsieur Pavillon, mesdames...

(Claire et Frédérique s'inclinent.)

PAVILLON.

Oh! mesdames, à moi la grande révérence? à moi?... un simple paysan, un ancien cultiveur de...

HORACE, *bas.*

Assez.

PAVILLON.

Oui, monsieur le comte.

CLAIRE.

Nous savons qui vous êtes, monsieur Pavillon : la bonté et la générosité de votre cœur nous sont connues.

PAVILLON.

La bonté, la générosité, ah! par exemple... Ah! non, madame, ah! non.

HORACE, *bas.*

Assez.

PAVILLON.

Oui, monsieur le comte.

FRÉDÉRIQUE.

Vous signerez à mon contrat, monsieur Pavillon, et votre bienfaisance me portera bonheur.

PAVILLON.

Ma bienfaisance... ah! mademoiselle, c'est-à-dire...

HORACE, *bas.*

Assez.

PAVILLON, *bas.*

Oui, monsieur la... (*Haut.*) Eh ben, non : pas assez! je ne veux pas qu'on me croie meilleur que je ne suis, là: si je donne cent mille livres aux pauvres, mesdames, c'est pas par bonté d'âme, c'est pour ma santé.

HORACE.

Comment?

CLAIRE.

Que voulez-vous dire?

PAVILLON.

Voilà. D'abord je grillais d'envie d'être reçu dans le grand monde. C'était... comment dirai-je? c'était bête, mais j'en grillais... Ensuite, depuis quinze jours que monsieur Horace demeure dans ce château et que je ne le vois plus, je pousse des soupirs à faire tourner tous les moulins de l'Hollande. Je dépéris, je maigris, quoi! et voilà que, grâce à ma ruse, je vais signer à son contrat. Je *ressuis* avec lui, je renais et je rengraisse; vous voyez bien que si je fais l'aumône aux pauvres, c'est pour ma santé.

SCÈNE IV

LES MÊMES, WILHELMINE.

CLAIRE, *apercevant Wilhelmine à droite.*

Qu'y a-t-il, mon enfant?

PAVILLON, *à part.*

Ciel! la rouge et noire!

WILHELMINE.

Messieurs Diétrich demandent à voir madame.

CLAIRE.

Diétrich!

WILHELMINE, *à part, en regard et Pavillon.*

Ah! le gros doré!

FRÉDÉRIQUE.

Cette visite semble vous contrarier, ma mère, faites dire que vous êtes indisposée...

CLAIRE.

Impossible, c'est la troisième fois qu'on leur fait pareille réponse.

HORACE.

Diétrich? S'agirait-il d'un jeune avocat, député de cette province?

FRÉDÉRIQUE.

Oui, vous le connaissez?

HORACE.

Nous avons voyagé ensemble de Rotterdam à la Haye.

PAVILLON.

Et moi aussi, je le connais... (*A part, en regardant Wilhelmine.*) Il m'a rendu un fameux service. (*Haut.*) C'est un charmant monsieur.

FRÉDÉRIQUE, *souriant.*

N'en dites pas de bien, l'oncle et le neveu, nous les détestons.

PAVILLON.

Ah?... C'est un vilain homme!

HORACE.

Je vous engage, madame, à recevoir ces messieurs. Pendant ce temps, mademoiselle Frédérique, monsieur Pavillon et moi, nous ferons une promenade dans le parc.

CLAIRE.

Soit! Wilhelmine, amenez ces messieurs.

WILHELMINE.

Oui, madame.

(Elle sort en regardant Pavillon.)

PAVILLON, *à part.*

Elle m'a lancé un œil... (*nouveau regard de Wilhelmine*) deux œils!... j'en frémis. (*Haut.*) Pardon, madame, elle est donc à votre service, cette jeunesse de la *Corne d'or?*

CLAIRE.

Depuis trois ou quatre jours... c'est la nouvelle fille de compagnie de Frédérique... Elle remplace une autre orpheline que nous avons gardée sept ans et qui vient de se marier.

HORACE.

Il semble, madame, que votre préférence se porte volontiers sur ces orphelines.

CLAIRE.

Oui, elles sont plus intéressantes que d'autres filles, et d'ordinaire aussi, elles sont plus sages.

HORACE, *à part, en souriant.*

Plus sages...

PAVILLON, *à part, à l'avant-scène à droite.*

Ça se comprend, elles ont un fameux porte-respect!... épouser ou bien... (*faisant le signe d'être pendu*) couik!...

HORACE, *gagnant la droite.*

Venez-vous, monsieur Pavillon?

PAVILLON.

Aux ordres de monsieur le comte... Madame...

(Il salue jusqu'à terre en passant devant Claire et en arrondissant comiquement sa sortie.)

HORACE, *au fond, montrant la droite.*

Précédez-nous...

(Il lui livre passage.)

PAVILLON.

Devant?... Ah! précéder devant! quel honneur!

(Frédérique, Horace et Pavillon sortent.)

CLAIRE, *regardant à gauche.*

Les voilà! Allons, du courage. Cet entretien, je l'espère, sera le dernier.

SCÈNE V

CLAIRE, DIÉTRICH, WILFRID.

DIÉTRICH, *très-humble.*

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer, madame, une indisposition persistante vous a empêchée de nous recevoir. Permettez-nous de vous féliciter sur le rétablissement de votre précieuse santé.

(Claire s'incline froidement et leur désigne des siéges.)

WILFRID, *assis.*

Mon oncle m'a dit, madame, qu'il vous avait fait part du vif attachement que m'a inspiré mademoiselle Van Delberg, de l'espérance que j'avais osé concevoir, et c'est à vous, madame, que je viens demander en tremblant si vous daignerez, à l'avenir, autoriser mes visites...

CLAIRE.

Moi, monsieur... je ne puis...

DIÉTRICH, *se levant.*

Vous ne pouvez? Vous ne pouvez, madame, qu'approuver cette démarche. S'adresser d'abord à la mère de celle qu'on aime, c'est suivre la voie la plus honorable et la plus sage,

(montrant le mouvement) celle où l'on ne risque pas de voir plus tard ses espérances déçues, son avenir brisé, son bonheur à jamais détruit, parce que deux cœurs se seraient follement unis, avant d'être certains que le mariage sanctifierait cette union.

CLAIRE, avec amertume et se levant à son tour.

Oui, monsieur, oui, cette voie est la plus sage; malheur à qui ne l'a pas suivie; toute une vie de droiture, de douleurs et de larmes peut à peine expier le passé, (à Wilfrid) et si je n'encourage pas votre démarche, monsieur, c'est que je crains que vos visites n'obtiennent pas le résultat que vous semblez en attendre.

WILFRID.

Mademoiselle Frédérique a-t-elle donc déclaré qu'elle me haïssait?

CLAIRE.

Ma fille ne hait personne, monsieur; elle ignore même vos prétentions à sa main.

WILFRID.

Alors, madame, pourquoi supposer qu'elle ne m'aimera jamais?

CLAIRE, hésitant.

Parce qu'elle aime une autre personne.

WILFRID.

Elle!

DIÉTRICH, d'une voix grave.

Êtes-vous bien certaine de cela, madame?

CLAIRE.

Cette personne, qu'elle doit épouser dans quelques jours, est connue de monsieur votre neveu.

WILFRID.

De moi?...

CLAIRE.

Vous avez voyagé ensemble de Rotterdam à la Haye.

WILFRID.

Monsieur le comte d'Albaret?

CLAIRE.

Un ami de mon fils.

WILFRID, bas.

Ah! mon oncle, que vous avais-je dit?

DIÉTRICH, bas.

Du calme! (A Claire, d'un ton mielleux.) Monsieur le comte d'Albaret, madame, est un parti fort avantageux, sans doute; il est d'une grande naissance. Il porte un brillant uniforme, il a rang à la cour de France; mais êtes-vous bien convaincue que ce mariage ne contienne pas en germe toute une vie d'angoisses et de larmes pour votre enfant?

CLAIRE.

Que voulez-vous dire? parlez, parlez, monsieur!

DIÉTRICH.

Donneriez-vous votre fille à monsieur d'Albaret, si vous appreniez qu'il est éperdument épris d'une autre femme?...

CLAIRE.

Monsieur d'Albaret?...

WILFRID.

Mon oncle!...

DIÉTRICH.

Si ce monsieur d'Albaret vous a demandé la main de votre fille, c'est que dans cette main vous mettez une dot de cinq cent mille florins... c'est que la fortune des Van Delberg est incalculable.

CLAIRE.

Vous avez supputé tout cela, monsieur?

DIÉTRICH.

A l'instant même, madame, car il faut bien que je cherche dans mon esprit pourquoi monsieur le comte d'Albaret épouse une jeune fille qu'il n'aime pas, qu'il n'aimera jamais, puisqu'un amour romanesque remplit sa vie, puisque sa tête et son cœur sont pleins du souvenir d'une femme qu'il a rencontrée en Suisse, à la Jungfrau, il y a deux ans.

CLAIRE.

En Suisse? ah! vraiment?

WILFRID et DIÉTRICH.

Oui, madame.

CLAIRE.

Et c'est... ce romanesque amour que vous déclarez impérissable?

DIÉTRICH.

Oui, madame, impérissable! car cette femme, il en est épris à ce point qu'il a fait son portrait, et qu'il le porte sans cesse sur son cœur.

CLAIRE, ouvrant la boîte, qu'elle va prendre sur la table.

Vous vous trompez, messieurs, car ce portrait... le voilà!...

(Tous deux le regardent en même temps.)

WILFRID.

Qu'ai-je vu?

DIÉTRICH.

Elle!

CLAIRE, railleuse.

Il est très-ressemblant, n'est-ce pas, messieurs?

WILFRID.

Eh quoi! cette personne inconnue...

DIÉTRICH.

C'était...

CLAIRE.

C'était ma fille, messieurs. La Providence a permis que monsieur d'Albaret retrouvât ici celle qu'il aimait depuis deux ans.

DIÉTRICH, à part.

Allons, c'est jouer de malheur...

CLAIRE, très-ironique.

Je vous remercie, messieurs, de votre confidence... si monsieur d'Albaret a cru devoir faire l'aveu de cet amour à une simple connaissance de voyage, il faut bien, comme vous le disiez tout à l'heure, que cet amour remplisse sa tête et déborde de son cœur... C'est donc à vous que je dois la meilleure preuve de son affection profonde et durable pour ma fille... et... encore une fois, messieurs, je vous en remercie. (Elle les salue, puis, arrivée au fond, elle dit :) Oh! ce Diétrich... il y a de la haine dans son regard, je hâterai ce mariage.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE VI

DIÉTRICH, WILFRID.

DIÉTRICH, à part, avec fureur.

Claire Van Hoël!... j'aurai ma revanche... (A Wilfrid.) Ce mariage n'est pas encore conclu.

WILFRID.

Sur quelles armes pouvez-vous encore compter, mon oncle?

DIÉTRICH, très-agité.

Sur mon adresse, d'abord, puis...

WILFRID.

Puis...

DIÉTRICH.

Sur certain secret dont la clef est dans ces mots : Mina et Yolande.

WILFRID.

Deux noms de femmes.

DIÉTRICH, tirant deux lettres de sa poche.

Tiens!... lis cette lettre.

WILFRID, lisant :

« Delft, le vingt mars seize cent quatre-vingt-dix-sept. Madame, j'ai la douleur de vous informer que votre petite Mina vient de succomber à la fièvre qui la consumait depuis trois jours. Croyez, madame, que... »

DIÉTRICH.

Et au bas de la page?

WILFRID, lisant.

« Yolande Brünner. » Eh bien?

DIÉTRICH.

Maintenant, lis la suscription.

WILFRID.

« A mademoiselle Claire Van Hoël... » Van Hoël?... n'est-ce pas le nom de famille de madame Van Delberg?

DIÉTRICH.

De même que Claire est son nom de jeune fille.

WILFRID.

Ainsi, avant son mariage...

DIÉTRICH.

Avant ce mariage, auquel la contraignit l'inflexible volonté de sa famille, elle était mère!

WILFRID.

Et si vous possédez les preuves de sa faute...

DIÉTRICH.

C'est qu'au moment d'épouser monsieur Van Delberg, voulant effacer les traces de cette faute et jusqu'à la mémoire

de l'enfant qui n'était plus, elle m'a remis, pour la détruire, cette lettre de Volande Brünner, lettre semblable à celle que je reçus moi-même... et que voilà.

(Il montre l'autre lettre qu'il a gardée.)

WILFRID.

Se peut-il?... vous étiez donc...

DIÉTRICH.

Silence!

WILFRID.

Mon oncle, je garde cette lettre. (Il la met dans son justaucorps.) Je lutterai contre cet Horace, je lui disputerai la main de Frédérique; mais je ne vous laisserai pas déshonorer sa mère.

DIÉTRICH, remettant l'autre lettre dans sa poche.

Ai-je dit que je voulais sa honte?... Je veux la faire trembler, je veux la forcer de m'obéir.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PAVILLON, qui entre en fredonnant.

WILFRID.

Monsieur Pavillon!

PAVILLON.

Moi-même, monsieur l'avocat.

DIÉTRICH.

Chez le pensionnaire?

PAVILLON, se dandinant.

J'y suis venu en compagnie de mon ami, le comte d'Albaret.

WILFRID.

Ah! c'est lui qui vous a...

PAVILLON.

Je le quitte à l'instant, il est dans une joie!...

WILFRID.

Oui, je sais, il épouse mademoiselle Frédérique.

PAVILLON.

Et il est aussi heureux de son mariage, que je le serais de mon veuvage.

DIÉTRICH.

C'est... dans quelques jours, m'a-t-on dit, que cette union doit être célébrée?

PAVILLON.

Dans quelques jours? ah bien, oui!... vous n'y êtes plus, tout est changé.

DIÉTRICH.

Comment?

WILFRID, joyeux.

Expliquez-vous.

PAVILLON.

Tout à l'heure, je me promenais dans le parc, en compagnie du comte, de sa fiancée et de moi, quand madame Van Delberg est arrivée : « Monsieur d'Albaret, » qu'elle a fait, je ne vais pas vous dire ça comme elle, vu que nous n'avons pas du tout la même manière de parler, « Monsieur d'Albaret, je viens de causer de vous, et si je n'avais pas été décidée à vous donner ma fille, on vient de me dire des choses qui... des choses que... enfin, des choses qui m'y décideraient, quoi. »

DIÉTRICH.

Ah!...

PAVILLON.

Et elle a ajouté : « Ce n'est plus dans huit jours, c'est aujourd'hui, aujourd'hui même, que nous signerons le contrat. »

WILFRID.

Vous l'entendez, mon oncle, voilà ce qu'a amené cette confidence...

PAVILLON, à Wilfrid.

Comment, monsieur, c'est vous qui aves fait ça!

WILFRID, avec contrainte.

Oui, oui, c'est...

PAVILLON.

Ah! c'est gentil de votre part... (Lui tendant la main.) Vous êtes un bon ami, monsieur l'avocat, et j'ai bien fait de venir vous conter ça tout de suite; ça vous fait plaisir, n'est-ce pas?

WILFRID, avec une colere concentrée.

Oui, oui, certes.

(Il passe à droite.)

PAVILLON.

Et à vous aussi, monsieur?

DIETRICH, furieux.

A moi?... Viens, Wilfrid.

PAVILLON, à part.

Ça n'a pas l'air de lui en faire autant.

WILFRID, bas.

Quittons ce château, mon oncle!

DIETRICH, bas.

Non, non, tout n'est pas dit entre elle et moi. Un contrat ne rend pas un mariage indissoluble; tant que le prêtre n'a pas béni cette union, elle peut être rompue... restons au château.

(Pavillon se rapproche d'eux, ils lui tournent le dos et s'éloignent par la droite.)

SCÈNE VIII

PAVILLON, puis WILHELMINE.

PAVILLON.

Décidément, l'oncle ne paraît pas aussi satisfait que le neveu.

WILHELMINE, entrant par la gauche.

Bonjour, monsieur Pavillon.

PAVILLON, à part.

Oh!... la rouge et noire.

WILHELMINE.

C'est moi, Wilhelmine.

PAVILLON.

Vilaine mine? je ne connais pas de Vilaine mine.

(Il passe à gauche.)

WILHELMINE, à part.

Il a peur de la loi... attends un peu. (Haut.) Comment, vous ne me connaissez pas, moi à qui vous avez dit des choses si tendres, moi à qui vous juriez...

(Elle lui prend la main.)

PAVILLON, la retirant brusquement.

Ne touchez pas! je vous prie, ne touchez pas.

(Il passe à droite.)

WILHELMINE.

Ce n'est pas là ce que je devais attendre de vous, monsieur Pavillon.

PAVILLON.

Dame! écoutez donc, je ne savais pas qu'il fallait épouser ou bien... couik!...

WILHELMINE.

Mais je n'ai pas cherché à vous tromper, puisque c'est à moi que vous devez de connaître la loi.

PAVILLON, attendri.

C'est vrai, vous êtes une honnête créature.

WILHELMINE, s'approchant de lui.

Et voilà ma récompense : vous me fuyez après m'avoir mis dans le cœur des idées...

PAVILLON, ému.

Quelles idées, petite?

WILHELMINE.

Quelles idées?...

(Elle lui prend la main.)

PAVILLON.

Mais ne touchez donc pas!

(Il passe à gauche.)

WILHELMINE.

Si je vous aimais, moi, monsieur Pavillon!

PAVILLON.

Ah! pas de bêtises, dites donc...

WILHELMINE.

Oui! je vous aime.

PAVILLON, repassant à droite.

Mille tritons! si on l'entendait!

WILHELMINE.

Qu'importe! puisque vous ne m'aimez pas, vous n'avez rien à craindre.

PAVILLON, se rapprochant.

C'est juste! tant que je n'aime pas l'orpheline, on n'a pas le droit de me... (Il fait signe d'être pendu.) Vous me rassurez, petite.

WILHELMINE.

Si vous ne m'aimez pas, du moins, gardez-moi votre estime.

PAVILLON.

L'estime n'est pas prohibée par la loi : je l'estime, Vilaine mine.

WILHELMINE.

Et quand vous m'accorderiez un peu d'affection fraternelle?...

PAVILLON.

Fraternelle?... oui... je peux encore aller jusque-là, Vilaine mine.

WILHELMINE.

C'est cela... vous serez mon frère, mon bon frère.

(Elle lui prend la main.)

PAVILLON, se dégageant, très-ému.

Oui, oui, mais les mains n'en sont pas... voyez-vous, ça me chatouille; je suis un bon enfant, mais ça me chatouille.

WILHELMINE.

C'est que vous êtes si joli, monsieur Pavillon!

PAVILLON.

Je sais bien, je sais bien, mais...

WILHELMINE, s'appuyant sur lui.

Vous êtes si aimable, monsieur Pavillon!

PAVILLON.

A-t-elle une voix! a-t-elle des yeux! a-t-elle...

WILHELMINE.

Pavillon! Pavillon!

PAVILLON, l'enlaçant dans ses bras.

Vilaine mine! Vilaine mine! oh! ne me dites pas de ces choses-là, car je sens ma tête qui travaille, mon sang qui bouillonne, et mon cœur qui frétille! Vilaine mine, je crois que je vous aime; Vilaine mine, je t'adore, je t'idole, je...

(Il tombe à ses pieds.)

WILHELMINE.

Eh bien! et la loi?

PAVILLON, effrayé.

La loi, mille tritons! je l'oubliais!

WILHELMINE, riant.

Ah! ah! ah! ah! voilà tout ce que je voulais vous faire dire. Rassurez-vous, monsieur Pavillon, si jamais je me marie ce ne sera pas de par la loi... Ah! ah! ah! (Elle va sortir par la droite et s'arrête en voyant entrer Horace et Frédérique.) Ah!

PAVILLON, qui est resté à genoux.

Elle s'est moquée de moi. (Se relevant.) Eh bien, ma foi, j'aime mieux ça, mille tritons!

SCÈNE IX

PAVILLON, HORACE, FRÉDÉRIQUE, WILHELMINE.

HORACE, donnant le bras à Frédérique.

Monsieur Pavillon?

PAVILLON.

Monsieur le comte...

HORACE.

Je vais à la Haye.

PAVILLON.

Oui, monsieur le comte.

HORACE.

Avec vous.

PAVILLON.

Oui, monsieur le comte.

HORACE.

Dans votre carrosse.

PAVILLON.

Oui, monsieur le comte.

HORACE.

Nous partons à l'instant, nous ramènerons le notaire.

PAVILLON.

Je vais atteler. Non, je vais faire atteler, monsieur le comte, je vais faire atteler... (Il se retourne et retrouve Wilhelmine auprès de lui; avec de grands airs et pirouettant de l'autre côté.) Laissez-moi, vous! laissez-moi!

(Il sort par la gauche, au fond.)

WILHELMINE.

Monsieur le comte, voici une lettre qu'on a apportée pour vous.

HORACE.

Pour moi! (Il la prend, regarde l'écriture.) D'elle encore!

FRÉDÉRIQUE, à part.

Qu'a-t-il donc? (Haut.) Allez, Wilhelmine.

WILHELMINE.

Oui, mademoiselle.

(Elle sort.)

SCÈNE X

HORACE, FRÉDÉRIQUE.

HORACE, froissant la lettre, et à part.

Elle me poursuivra donc toujours!

FRÉDÉRIQUE, avec intention.

Vous ne lisez pas cette lettre?

HORACE, troublé.

Cette lettre?... non... je sais... je devine ce qu'elle renferme.

FRÉDÉRIQUE.

Monsieur Horace, je n'ai pas encore le droit de connaître vos secrets.

HORACE.

Je n'ai pas de secrets pour vous, Frédérique... Il n'y a rien dans cette lettre qui puisse vous intéresser.

FRÉDÉRIQUE.

Alors, pourquoi avez-vous pâli, quand vous en avez reconnu l'écriture?

HORACE.

Moi?...

FRÉDÉRIQUE.

Pourquoi avez-vous froissé cette lettre sans l'avoir lue? Pourquoi votre main tremble-t-elle, maintenant?

HORACE.

Frédérique! je vous jure...

FRÉDÉRIQUE, très-émue.

Oh! ne jurez pas... je ne suis qu'une enfant, et j'ignore encore les choses de la vie; mais ce que je comprends, à la douleur que j'éprouve, c'est qu'il y a là un malheur, c'est que déjà vous n'avez pas confiance en moi, (pleurant) c'est que vous ne m'aimez pas, Horace!

HORACE.

Je ne vous aime pas, moi!... moi qui mourrais sans regrets pour racheter une seule des larmes que vous versez!

FRÉDÉRIQUE.

Mais ces larmes, vous pouvez les sécher à l'instant, mais vous pouvez d'un mot rendre le calme à mon cœur. (Elle désigne la lettre.)

HORACE, avec douleur.

C'est impossible.

FRÉDÉRIQUE.

Impossible! ah! je disais bien, que vous ne m'aimiez pas...

HORACE.

Frédérique!

FRÉDÉRIQUE.

Osez dire que cette lettre n'est pas d'une autre femme!

HORACE.

D'une autre? Eh bien, oui! Vous disiez vrai, Frédérique, il y a là un malheur...

FRÉDÉRIQUE.

Un malheur!

HORACE.

Plus qu'un malheur, une faute. Mais avant toute chose, écoutez le serment que je fais: Frédérique, je jure sur le salut de mon âme, sur mon honneur, je jure que je n'aime que vous au monde, que je vous aime plus que ma vie! Depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois, je n'ai pas cessé de vous adorer; une entre a pu me paraître belle...

FRÉDÉRIQUE, avec douleur.

Et cette femme, vous l'avez aimée?

HORACE.

Non, non, je ne l'ai pas aimée, cette fille étrange, inconnue, qui s'est jetée sur mon passage; je ne l'ai pas aimée, elle que ma rude franchise n'a point rebutée. Le lendemain de cette fatale rencontre, le ciel m'envoyait la plus grande joie de ma vie. Je vous retrouvais, Frédérique, pouvais-je encore songer à revoir cette femme? Ce n'était pas l'amour d'un inconnu; c'était l'éclat, la richesse qu'elle avait pu rêver, et en lui écrivant un éternel adieu, je lui envoyai une part de cette fortune, objet de ses désirs; et depuis, j'aurais banni de mon cœur jusqu'à l'ombre d'un souvenir, si la folie de la veille ne m'était apparue le lendemain comme une faute, comme un remords! Vous savez tout, Frédérique. Et maintenant vous pouvez me condamner ou m'absoudre; prenez cette lettre, (il la lui tend) et décidez de mon sort. (Frédérique prend la lettre et la déchire en passant devant lui.) Frédérique, vous me pardonnez donc?

FRÉDÉRIQUE.

Monsieur Horace, si j'ai accepté votre main, si je suis heureuse de notre prochain mariage, ce n'est pas seulement parce que ma famille s'est montrée satisfaite de l'éclat de votre rang, de votre nom. Ce nom, je le sais depuis deux ans, depuis le jour où je l'ai lu dans votre album, au bas de mon portrait. Depuis deux ans par mon frère, qui ignore ce qui se passe en moi, mais dont l'amitié vous exaltait dans ses lettres, je connais la droiture de votre caractère, l'élévation de votre esprit, la noblesse de votre âme. Depuis deux ans... je suis avec vous par la pensée, par le cœur. Depuis deux ans, je vous aime.

(Horace tombe à ses pieds.)

HORACE.

Vous m'aimez depuis deux ans?

FRÉDÉRIQUE.

Vous voyez bien, monsieur, qu'il faut que je vous pardonne, et que, sans cela, ce n'est pas vous seul que je punirais.

HORACE.

Frédérique! Frédérique!

SCÈNE XI

LES MÊMES, WILHELMINE.

WILHELMINE, venant de gauche.

Monsieur Pavillon m'envoie prévenir monsieur le comte que tout est prêt pour le départ.

HORACE, à Frédérique, en l'entraînant.

Frédérique, vous m'avez rendu le bonheur, vous m'avez rendu la joie de ma vie!

WILHELMINE, les regardant s'éloigner.

Comme ils ont l'air de s'adorer! Décidément, c'est bien gentil le mariage, la veille surtout! et peut-être bien encore quelques jours après.

(Frantzia entre par la droite.)

SCÈNE XII

FRANTZIA, WILHELMINE.

WILHELMINE, se retournant.

Ah! c'est toi, Frantzia!

FRANTZIA.

Oui, un domestique était à la petite porte de ce parc, tu sais, près de la maison au bord de l'eau; je lui ai demandé si je pourrais te voir, il m'a fait entrer, et me voilà.

(Elle tombe accablée sur un siége près de la table.)

WILHELMINE.

Mon Dieu! que tu as l'air d'être fatiguée! Viens au château, tu te reposeras dans ma chambre.

FRANTZIA.

Non, restons là... Es-tu heureuse, ici?

WILHELMINE.

Moi? Je crois que je ne fais pas beaucoup l'affaire de ma maîtresse.

FRANTZIA, rêveuse.

Ah! Elle est jolie cette petite maison au bord de l'eau... c'est monsieur d'Albaret qui l'habite?

WILHELMINE.

Oui; tu sais son nom?

FRANTZIA.

Tu ne l'as donc pas reconnu, toi?... tu l'as vu il y a trois semaines à la *Corne d'or.*

WILHELMINE.

C'est juste! c'est le compagnon de monsieur Pavillon. Oh! mais voilà que j'y songe... tu m'as dit qu'il t'avait fait les yeux doux à bord du bateau.

(Frantzia se lève.)

FRANTZIA, souriant tristement.

Je m'étais trompée... il n'avait pas pris garde à moi, puisque le lendemain il a quitté l'hôtellerie pour venir demeurer ici.

WILHELMINE.

Ah! Il y est depuis ce temps-là?

FRANTZIA, descendant la scène.

Wilhelmine, tu m'as dit tout à l'heure que tu ne te plaisais pas beaucoup ici, je crois?

WILHELMINE.

Dame! je ne suis pas très au fait de mon nouveau service.

FRANTZIA.

Mon emploi à bord du bateau de Rotterdam te conviendrait-il mieux?

WILHELMINE.

Ton emploi?... tu m'offres ton emploi?

FRANTZIA.

Oui, si tu veux parler pour moi à madame Van Delberg, et me faire donner ta place.

WILHELMINE.

A toi?

FRANTZIA.

Ma condition me déplait maintenant, une vie plus calme me conviendrait mieux.

WILHELMINE.

Comme ça se trouve! moi qui aime les voyages en bateau.

FRANTZIA.

Tu consens?

WILHELMINE.

Je crois bien! Justement, voilà madame qui se promène là bas, je vais lui dire que j'ai vu que je ne faisais pas son affaire, et que je t'ai écrit de venir te présenter. Attends-moi là. (A part, en sortant.) Comptable du bateau! si j'allais épouser le capitaine? (A Frantzia.) Attends-moi là.

(Elle sort par la gauche, au fond.)

SCÈNE XIII

FRANTZIA, puis CLAIRE avec FRÉDÉRIQUE.

FRANTZIA, seule.

Oui, servante!... je me serai faite servante pour le revoir. Peut-être rougira-t-il de m'avoir abandonnée. Je veux, à force d'abnégation, de douceur et de larmes, tenter de le ramener à mes pieds, car ce n'est plus seulement son nom, c'est son amour que je veux.

CLAIRE, entrant avec Frédérique.

On m'a dit, mon enfant, que vous désiriez entrer à mon service.

FRANTZIA.

Ardemment, madame. (A part.) Quelle est cette jeune fille?

CLAIRE.

Comment vous nomme-t-on?

FRANTZIA.

Frantzia. (A part, regardant Frédérique.) Qu'elle est belle!

CLAIRE.

De quelle maison sortez-vous?

FRANTZIA.

Je suis, depuis cinq ans, comptable du coche de Rotterdam. (A part, regardant toujours Frédérique pendant tout le temps de cette scène.) C'est une amie, étrangère ici, sans doute.

CLAIRE.

Et vous quittez un emploi lucratif pour...

FRANTZIA.

Je suis orpheline, madame, et près de vous, si bonne, si bienveillante, m'a-t-on dit, j'aurai du moins quelqu'un à aimer.

CLAIRE.

Vous me touchez, mon enfant, et votre cause est presque gagnée.

FRANTZIA.

Ainsi, madame, vous m'acceptez pour vous servir?

CLAIRE.

C'est-à-dire que vous remplacerez Wilhelmine.

FRANTZIA.

Eh bien! Wilhelmine n'est-elle pas...

CLAIRE.

Wilhelmine est attachée au service de ma fille...

(Elle désigne Frédérique.)

FRANTZIA, frappée au cœur.

Ah! c'est...

CLAIRE.

Qu'avez-vous?

FRANTZIA, très-émue.

Mademoiselle est votre fille?

CLAIRE.

Cela vous étonne?

FRANTZIA

Plus que je ne puis le dire.

CLAIRE.

Comment ?

FRANTZIA.

A vous voir si jeune, madame, qui pourrait croire... et puis on m'avait dit que mademoiselle Van Delberg était presque une enfant encore.

FRÉDÉRIQUE, riant.

Une enfant de dix-sept ans.

FRANTZIA.

Dix-sept ans.

CLAIRE.

Je vous laisse ensemble, et si, comme je n'en doute pas, vous lui êtes aussi sympathique qu'à moi-même, vous pourrez vous considérer comme étant de la maison.

(Elle sort, Frédérique la reconduit un peu.)

FRANTZIA, soucieuse.

Dix-sept ans, riche et belle.

SCÈNE XIV

FRANTZIA, FRÉDÉRIQUE.

FRÉDÉRIQUE, s'asseyant.

Vous avez l'agrément de ma mère, Frantzia, c'est beaucoup.

FRANTZIA.

Il me reste à obtenir le vôtre, mademoiselle.

FRÉDÉRIQUE.

Et celui d'une autre personne dont je dépends un peu.

FRANTZIA, très-inquiète.

Une parente, sans doute ?

FRÉDÉRIQUE.

Non, un mari.

FRANTZIA, jetant un cri et s'asseyant à la table.

Un mari ? Vous êtes mariée. Ah ! je respire.

FRÉDÉRIQUE.

Que signifie ? que redoutiez-vous donc pour moi ?

FRANTZIA.

Oh ! ne me le demandez pas, madame, c'était une folle terreur. Mais me voilà rassurée : vous êtes mariée ! Si depuis trois semaines il a fait sa demeure de votre maison, ce n'est pas, ce ne peut pas être dans le désir de vous plaire : vous êtes mariée !

FRÉDÉRIQUE, se levant.

Trois semaines ! il s'agit de monsieur le comte d'Albaret !

FRANTZIA.

De lui ou de tout autre, qu'importe ?

FRÉDÉRIQUE.

D'où connaissez-vous monsieur d'Albaret ?

FRANTZIA, avec embarras.

Moi... je... (Se remettant.) Je ne le connais que par une personne...

FRÉDÉRIQUE.

Parlez donc.

FRANTZIA.

Une femme qui habitait comme moi l'hôtellerie où monsieur d'Albaret est descendu en arrivant à la Haye.

FRÉDÉRIQUE.

Assez ! assez ! je comprends, je sais de quelle femme vous voulez parler.

FRANTZIA.

Vous savez...

FRÉDÉRIQUE.

Oui.

FRANTZIA.

Mais comment ? par qui ?

FRÉDÉRIQUE.

Par monsieur d'Albaret lui-même.

FRANTZIA, très-émue.

Ah ! il vous a parlé de cette femme ?

FRÉDÉRIQUE.

Pour me dire que ma jalousie s'alarmerait à tort, pour s'accuser d'une erreur de son esprit, d'une défaillance de son cœur, et pour me jurer à genoux que jamais ce cœur n'avait cessé de m'appartenir.

FRANTZIA.

A vous ? Mais il vous aime donc ?

FRÉDÉRIQUE.

Depuis deux ans.

FRANTZIA.

Deux ans !

FRÉDÉRIQUE.

Et si je l'appelle déjà mon mari, c'est que notre contrat sera signé aujourd'hui même.

FRANTZIA, avec force.

Aujourd'hui !

FRÉDÉRIQUE.

Mais ne tremblez donc pas ainsi, mademoiselle.

FRANTZIA, écrasée.

Votre mari, lui, lui !

FRÉDÉRIQUE.

Cette femme, je le vois, vous a peint monsieur d'Albaret sous d'odieuses couleurs.

FRANTZIA, avec énergie.

Oui ! oui !

FRÉDÉRIQUE.

Oh ! ne tremblez pas pour mon bonheur, cette femme n'a rien de redoutable pour moi ; elle a calomnié Horace à vos yeux, je le vois bien à votre effroi. Sachez donc...

FRANTZIA, l'interrompant.

Mademoiselle, songez à qui vous allez parler.

FRÉDÉRIQUE.

Que m'importe votre condition ! il sera mon mari, et depuis les plus nobles, qui sont ses égaux, jusqu'aux plus humbles, appelés comme vous à le servir, je veux que tout le monde l'estime et le respecte.

FRANTZIA, à part.

J'entendrai jusqu'au bout.

FRÉDÉRIQUE.

Ce que cette femme n'a pas osé vous dire, à vous, c'est la ruse coupable qu'elle a employée pour attirer les regards d'un homme qui ne la connaissait pas, qui ne l'avait jamais vue, et dont le cœur était plein de l'image d'une autre.

FRANTZIA.

Quoi ! cette malheureuse, il ne t'a pas aimée, même un jour ?

FRÉDÉRIQUE.

Pas un jour, car depuis deux ans, monsieur d'Albaret m'est resté fidèle, à moi qu'il n'avait fait qu'entrevoir, à moi dont il ne connaissait pas même le nom, à moi qu'il croyait à jamais perdue pour lui.

FRANTZIA, à part.

Oh ! je ne croyais pas qu'on pût tant souffrir !

FRÉDÉRIQUE.

Qu'ose-t-elle donc lui reprocher ? lui a-t-il fait une promesse, lui, le loyal gentilhomme dont la franchise, loin d'épouvanter cette aventurière, n'a fait qu'exciter son orgueil blessé, que stimuler sa cupidité ? (Mouvement de Frantzia.) Oui ! et le comte en a bien jugé ainsi, puisqu'en lui écrivant qu'ils ne devaient plus se revoir, il lui a envoyé...

FRANTZIA, éperdue.

De l'argent ! c'est vrai ! il lui a envoyé de l'argent !

FRÉDÉRIQUE.

Ah ! vous voyez bien qu'il ne m'a pas menti, vous voyez bien qu'il la méprisait et que j'ai pu lui pardonner sans faiblesse.

FRANTZIA, à part.

Je ne pardonnerai pas, moi.

SCÈNE XV

LES MÊMES, CLAIRE, VAN DELBERG, WILFRID, DIÉTRICH, LES NOTAIRES, INVITÉS, puis PAVILLON et HORACE.

(Van Delberg entre avec Claire ; Frédérique va embrasser son père.)

VAN DELBERG.

Ma chère enfant, je t'amène deux graves visiteurs (il montre les Notaires) qui, malgré leur aspect sévère, j'en suis sûr, ne te déplairont pas trop.

FRÉDÉRIQUE.

O mon père !

(Elle répond aux salutations des Notaires et des Invités. Van Delberg les fait placer à la table.)

WILFRID.

Comme elle semble heureuse et fière !

DIÉTRICH.

Ne leur donne pas du moins la joie de te voir souffrir.

(Frédérique est redescendue à l'avant-scène de gauche avec sa mère. Frantzia a remonté la scène et se place sur le passage d'Horace, à gauche.)

PAVILLON, entrant en courant.

Je vous annonce le futur.

(Horace entre sans voir Frantzia, il salue toute l'assistance et vient baiser la main de Frédérique.)

VAN DELBERG.

On n'attend plus que vous, cher comte; donnez la main à votre fiancée, et signons.

(Horace cause avec Frédérique et Claire à l'avant-scène de droite.)

PAVILLON.

J'ai promis cent mille livres aux pauvres le jour de la signature de ce contrat; c'est dans vos mains, messieurs les notaires, que je dépose mon offrande.

(Il passe à droite, un peu au fond.)

FRANTZIA, au fond, à gauche.

Une offrande? a dit cet homme.

VAN DELBERG.

Signez, monsieur le comte.

(Horace remonte avec Frédérique vers la table, et rencontre Frantzia.)

FRANTZIA, près de la table.

Permettez...

HORACE, reculant effrayé.

Elle!

FRÉDÉRIQUE.

Que voulez-vous?

FRANTZIA.

Vous m'aviez prise à votre service, mademoiselle, et en reconnaissance de vos bontés, moi aussi, je veux faire mon offrande aux pauvres. (Posant une lourde bourse sur la table.) Voilà cinq cents louis pour la maison des orphelines de la Charité!

HORACE.

Vous osez!...

FRANTZIA.

Et pourquoi donc, monsieur le comte, n'oserais-je pas donner aux orphelines l'or avec lequel vous avez cru payer la honte d'une orpheline?

(Elle s'est désignée. Cri d'étonnement dans toute l'assistance.)

TOUS.

Une orpheline de la Charité!

PAVILLON.

Le malheureux!

DIÉTRICH, à Wilfrid, avec joie.

Il est perdu.

FRÉDÉRIQUE.

Quoi! cette femme, c'est vous! vous!...

FRANTZIA.

Oui, l'aventurière, comme il vous a dit, la créature sans pudeur, la misérable qu'il a séduite et payée, c'est moi!

FRÉDÉRIQUE, se jetant dans les bras de Claire.

Oh! ma mère! ma mère!

VAN DELBERG.

Et vous ne répondez rien, monsieur le comte?

CLAIRE.

Mais justifiez-vous donc, monsieur!

HORACE, accablé.

J'ai dit à mademoiselle Frédérique tout ce que je devais dire... c'est à elle de me juger.

FRÉDÉRIQUE.

Hélas! vous ne m'avez pas dit qu'il s'agissait d'une fille adoptive de l'État.

HORACE.

Ce titre fait-il de cette femme, qui vient comme un démon se jeter à travers mon bonheur, ce titre qu'elle invoque, fait-il d'elle une créature moins vile et moins abandonnée du ciel?

FRANTZIA.

Moins abandonnée, oui, monsieur le comte, car la loi vous condamne à me donner votre nom.

HORACE.

Mon nom!

VAN DELBERG.

A lui rendre l'honneur, monsieur, ou à mourir.

HORACE.

Mais c'est un piége infâme! une ruse infernale!... (Passant près de Frantzia.) Ah! vous êtes orpheline! et bien digne de pitié, n'est-ce pas? Pauvre et faible orpheline! qui pour mère adoptive a la loi, et pour tuteur le bourreau.

VAN DELBERG, les larmes aux yeux.

Retirons-nous, messieurs; viens, viens, ma fille.

FRÉDÉRIQUE.

Mon père!... le laisser ainsi!...

VAN DELBERG, sévèrement.

Plus un mot, je le veux... Ce n'est pas en notre présence que doit se terminer ce honteux débat.

FRÉDÉRIQUE.

Oh! ma mère, ma mère!...

CLAIRE.

Frédérique!

(Van Delberg s'approche de sa fille et l'aide à sortir par le fond, à droite. Tout le monde s'éloigne, sauf Horace, Pavillon et Frantzia.)

SCÈNE XVI

HORACE, PAVILLON, FRANTZIA.

HORACE, regardant Frédérique s'éloigner.

Pas un regard d'adieu!

PAVILLON.

La pauvre demoiselle!

FRANTZIA, s'approchant du Comte.

Monsieur le comte d'Albaret!

HORACE, se redressant.

Vous osez m'adresser la parole... vous!

FRANTZIA, avec fermeté.

Oui, moi, votre femme.

HORACE.

Ma femme? toi, qui cachant la loi qui te protége, attends l'étranger au détour du chemin pour l'enlacer dans les réseaux de ton infâme coquetterie, et qui viens ensuite lui crier: « Ta main ou ta vie! ton nom ou la mort! » Ne t'ai-je pas dit, fille hypocrite et lâche, ne t'ai-je pas dit que je ne serais jamais ton mari!... Tu souriais, toi... déguisant sous de misérables équivoques le mot terrible que tu viens aujourd'hui me jeter à la face, parce qu'aujourd'hui tu crois que, pris dans ton piége, je vais me soumettre et courber la tête!... Plutôt cent fois la mort!... Qu'on me juge, qu'on me condamne, qu'on me tue!... oui, qu'on m'attache au gibet comme un voleur, et mon nom en sera moins déshonoré que si je te le donnais à porter!

(Frantzia, que la honte a courbée, tombe sur un siége, en tenant sa tête dans ses mains. Horace sort à droite, Pavillon le suit; Wilfrid et Diétrich s'approchent de l'orpheline.)

SCÈNE XVII

FRANTZIA, WILFRID, DIÉTRICH.

DIÉTRICH, lui touchant l'épaule.

Avez-vous une preuve?

FRANTZIA, comme égarée.

Que voulez-vous?

DIÉTRICH.

Je vous demande si vous avez une preuve contre monsieur d'Albaret?

FRANTZIA.

Une preuve?

WILFRID.

Ne comprenez-vous pas?

FRANTZIA.

Non.

WILFRID.

Vous ne voulez donc pas qu'on vous rende justice?

FRANTZIA.

Non.

DIÉTRICH.

Vous voulez donc qu'il épouse mademoiselle Frédérique?

FRANTZIA, avec force et se levant.

L'épouser! elle! jamais...

DIÉTRICH.

Une preuve alors, avez-vous une preuve?

FRANTZIA.

Oui, j'ai sa lettre!

DIÉTRICH.

Une lettre de lui? donnez vite.

FRANTZIA.

Qui êtes-vous?

DIÉTRICH.

Je suis magistrat.

FRANTZIA.

Magistrat?

WILFRID.

Et moi, je suis le rival de monsieur d'Albaret.

FRANTZIA, le regardant.

Son rival? Venez donc alors, venez!

(Ils se dirigent vers le fond, à droite. Le rideau baisse.)

ACTE TROISIÈME

Une antichambre. Porte à droite, premier plan, donnant sur le parc; porte à gauche conduisant à l'intérieur de la maison. — Fond entièrement ouvert sur une petite serre, dont un canal baigne les murs. — Les fenêtres sont enlevées et laissent voir l'autre rive du canal et la campagne. — Dans cette serre, une porte à gauche ouvrant sur le parc. — L'antichambre est séparée de cette seconde pièce par un treillage à hauteur d'appui, avec barrière mobile, au second plan. — Deux siéges seulement dans l'antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE

PAVILLON, seul, à la porte de gauche, premier plan.

Pauvre monsieur le comte! il est là qui se désespère, qui pleure, ça fend l'âme! En quittant sa chambre, j'ai aperçu cette paire de pistolets de voyage... Eh! eh! que je me suis dit, si, dans son chagrin, l'idée lui venait de se... Je vais les emporter chez moi; je lui rendrai ces vilaines bêtes-là quand il sera plus calme. (Il les met dans sa poche.) Ma foi, à la place du comte, je ne ferais ni une ni deux, je prendrais l'orpheline en mariage; mais après la noce, quelles fameuses dégelées je lui donnerais, le matin, le soir, et aux heures des repas! et des robes de bure à écorcher un capucin! et une bonne petite chambre, au frais, dans la cave... au bois, pas au vin!

SCÈNE II

PAVILLON, FRANTZIA, entrant par la porte à gauche dans la serre.

FRANTZIA.

Monsieur d'Albaret est ici?

PAVILLON, se retournant.

Hein? c'est elle!... Vous demandez, mademoiselle?

FRANTZIA.

Je veux voir monsieur d'Albaret.

PAVILLON, à part.

Mais il ne veut pas la voir, lui... Tâchons d'éviter le vacarme et de la renvoyer... en douceur. (Haut.) Il n'est pas ici, chère mademoiselle.

FRANTZIA, descendant la scène.

Vous mentez!...

PAVILLON, avec force.

Comment, je mens! Ah mais! dites donc, vous!... (Portant un regard où est le Comte, et se calmant soudain.) En douceur! en douceur! (Haut, avec tendresse.) Qui peut vous faire croire que je vous abuse, ma bonne demoiselle?

FRANTZIA.

Monsieur Diétrich et son neveu, qui sont là dans le parc, et qui ont vu le comte se diriger avec vous vers cette maison.

PAVILLON.

Le comte est au château.

FRANTZIA, émue.

Auprès d'elle! (Haut.) C'est bien, j'attendrai.

(Elle s'assied à droite.)

PAVILLON, avec force.

Comment! j'attendrai? Mais vous n'avez pas le droit...

FRANTZIA.

Vous dites?...

PAVILLON, à part.

En douceur! en douceur! (Haut.) Pardon, mademoiselle; mais c'est que je vais aller le rejoindre.

FRANTZIA.

Allez!...

PAVILLON.

Et il faut que je ferme la porte.

FRANTZIA.

Soit.

PAVILLON.

Si je la ferme, comment ferez-vous pour sortir? (Montrant le fond.) De ce côté, le canal baigne les murs; je ne pense pas que vous ayez l'intention de vous en aller à la nage...

FRANTZIA, passant à gauche.

Croyez-moi, monsieur, allez trouver monsieur d'Albaret; dites-lui que j'ai encore entre les mains cette lettre qu'il m'a écrite en m'envoyant de l'argent... Cette lettre est une arme puissante, infaillible contre lui; il le sait maintenant, il viendra.

PAVILLON.

Ah! vous avez la lettre... eh bien! moi, j'ai une idée.

(Il va mettre le verrou à la porte de la serre, à gauche.)

FRANTZIA.

Que faites-vous?

PAVILLON.

Tout à l'heure je voulais clore ce logis, vous dehors; maintenant je viens de le clore, vous dedans.

FRANTZIA.

Que signifie?

PAVILLON, venant à elle et d'un ton bref.

La lettre! vite, la lettre!

FRANTZIA.

Monsieur!...

PAVILLON.

Ah! vous pouvez crier! la porte est épaisse, et personne ne m'empêchera d'accomplir mes petits projets.

FRANTZIA, dédaigneuse.

Vous me menacez, je crois!

PAVILLON.

Je le crois aussi, mademoiselle. Ah! méfiez-vous! je ne suis pas gentilhomme, moi; je suis un manant, un grossier, un brutal, (d'une voix grave) et je veux la lettre.

FRANTZIA.

Ah! c'est un piége!

PAVILLON, avec force.

Je vous conseille de parler de piége, vous qui avez inventé la souricière du mariage!

FRANTZIA.

Monsieur, ouvrez-moi cette porte!

PAVILLON.

Sitôt que vous m'aurez remis la lettre.

FRANTZIA.

Jamais, vous me tueriez plutôt!

PAVILLON.

Vous tuer! ce serait peut-être un moyen; mais j'aime mieux en employer un plus galant... Faisons un marché.

FRANTZIA.

Un marché?

PAVILLON.

Écoutez; je suis très-riche... j'ai douze millions... Mordez dedans... allez, roide!

FRANTZIA.

Monsieur!...

PAVILLON.

Je vous offre trois cent mille livres...

FRANTZIA.

Vous êtes fou!

PAVILLON.

Je vous en offre... cinq cent mille? cinq cent mille, voulez-vous?... Vous ne répondez pas? Eh bien! va pour un million!... Donnez-vous la lettre?...

FRANTZIA.

Jamais! jamais! vous dis-je.

PAVILLON.

Non? Alors je vais la prendre pour rien!

FRANTZIA, passant à droite.

Je crierai, on viendra à mon secours.

PAVILLON.

On viendra trop tard.

(Il lui saisit les mains.)

SCÈNE III

Les Mêmes, HORACE.

HORACE, entrant.

Qu'y a-t-il?

PAVILLON.

Sapristi! il est venu trop tôt.

FRANTZIA.

Pardonnez-lui, monsieur, c'est contre moi qu'il employait la violence.

HORACE.

Elle!... Laissez-nous, je vous prie.

PAVILLON, sortant par la serre, à gauche.

Comme il est calme, est-ce qu'il aurait pris le grand parti, le mariage et la dégelée?...

SCÈNE IV

FRANTZIA, HORACE.

HORACE.

Qui vous ramène auprès de moi? quel nouveau scandale espérez-vous encore?

FRANTZIA.

Vous vous trompez, monsieur, je ne cherche pas le scandale, je ne viens même plus réclamer mes droits.

HORACE, haussant les épaules.

Vos droits!

FRANTZIA.

Si, comme vous semblez le croire, je convoitais encore votre nom et votre fortune, je ne serais pas venue m'exposer à votre colère, à vos outrages, je ne vous aurais revu que devant le prêtre qui doit bénir notre mariage.

HORACE, avec ironie.

Notre mariage!

FRANTZIA.

Vous souriez dédaigneusement. Mais ce n'est pas la première fois qu'on invoque cette inflexible loi, et pas un homme, jusqu'à ce jour, n'a mieux aimé marcher vers l'échafaud que vers l'autel. Tant qu'il reste un espoir, on lutte; mais l'arrêt prononcé, on se soumet.

HORACE, passant à droite et s'arrêtant.

Eh bien! si l'exemple manque, c'est moi qui le donnerai.

FRANTZIA.

Écoutez-moi, monsieur : je l'avoue, l'orgueil avait troublé ma raison, l'ambition avait égaré mon cœur; oui, j'ai voulu votre nom, vos richesses; la lettre que vous m'avez écrite suffit pour établir mon droit et faire prononcer l'arrêt; mais je ne souhaite pas votre mort, je n'exige plus ce mariage.

HORACE.

Qu'exigez-vous donc?...

FRANTZIA.

Une promesse, un serment, et je vous rends votre liberté.

HORACE.

Et ce serment?...

FRANTZIA.

Jurez-moi par votre mère...

HORACE, se levant.

Ma mère?... ne profanez pas ce nom sacré.

FRANTZIA.

Est-ce donc profaner le nom d'une mère que de l'invoquer pour sauver son fils? Jurez-moi par votre mère que Frédérique Van Delberg ne sera pas votre femme, et je renonce pour jamais à vous, et cette lettre qui vous condamne, je l'anéantis sous vos yeux.

HORACE.

A quoi bon ce serment? vous savez bien que, après ce scandaleux éclat, Frédérique est perdue pour moi. Vous avez détruit toutes mes espérances, vous m'avez pris son amour, achevez votre ouvrage, prenez aussi ma vie...

(Il passe à gauche.)

FRANTZIA, avec ironie et s'exaltant peu à peu.

Je vous ai pris son amour, dites-vous? Quoi! cet amour si tendre, j'ai pu l'arracher de son âme, moi, sa rivale! Non, non! ce que j'éprouve me dit assez ce qui se passe en elle. Après vos dédains, vos mépris et votre abandon, je vous haïssais; je le croyais, du moins; mais une autre s'est placée entre vous et moi, et la jalousie s'est emparée de mon âme, elle en a chassé toute haine pour vous. C'était mon bien qu'elle venait me ravir, cette femme, et ce bien me semblait mille fois plus précieux au moment de le perdre. Le cœur de l'altière jeune fille n'est pas pétri d'un autre limon que celui de l'orpheline, et ce que j'ai ressenti, elle le ressent aujourd'hui. Je suis venue vous disputer à elle, et comme moi, elle craint de vous perdre, et comme moi, elle tremble, elle désespère, elle pleure, et comme moi, elle vous aime.

HORACE, radieux.

Eh bien! s'il est vrai que sa tendresse ne me soit pas ravie, vienne la mort et je l'accepterai avec joie plutôt que de me parjurer. Vous me disiez il y a une heure : Il faut m'épouser ou mourir!... et je vous ai répondu : Un gentilhomme ne souille pas ainsi le blason de ses ancêtres, un soldat ne tremble pas devant la menace; appelez le bourreau, je suis prêt. Vous me dites en ce moment : Renoncez à Frédérique, et je vous laisserai vivre. Merci pour votre aumône! vivre sans elle, c'est mourir chaque jour, à chaque heure, et mieux vaut en finir d'un seul coup. Quoi!... Frédérique m'aime toujours, et moi, je courberais le front devant une menace; elle m'aime toujours! et je tremblerais devant le danger, et je me montrerais à la fois lâche et parjure... Elle m'aime, dites-vous, eh bien! je suis fier et heureux de mourir, non plus pour l'honneur de mes ancêtres, non plus pour mon propre honneur, mais pour elle, pour elle seule! et je vous le dis encore, Frantzia : Vienne le bourreau, je suis prêt!

(Il se dirige vers la porte de gauche, premier plan.)

FRANTZIA.

Votre résolution est irrévocable?...

HORACE.

Irrévocable... quelle que soit la vôtre. J'attends.

FRANTZIA, au fond.

Venez, venez donc, monsieur Diétrich.

HORACE, sur le seuil de la porte.

Diétrich!

SCÈNE V

LES MÊMES, PAVILLON, DIÉTRICH.

DIÉTRICH, à Frantzia.

Que me voulez-vous?

FRANTZIA.

Vous êtes magistrat, monsieur, c'est à vous que je remets cette lettre du comte.

PAVILLON.

La lettre!

DIÉTRICH.

Songez-y, mademoiselle, une fois entre mes mains, cette lettre appartient sans retour à la justice.

FRANTZIA.

Prenez-la donc, monsieur.

DIÉTRICH, allant à Horace.

Et vous, monsieur le comte, avant que la chambre criminelle se soit investie de cette affaire et n'ait décrété... votre mariage ou votre arrestation, n'avez-vous rien à me dire?...

HORACE.

Rien, monsieur.

DIÉTRICH, à Frantzia.

Venez donc.

(Diétrich sort le premier, Frantzia, sur le seuil de la porte, s'arrête.)

FRANTZIA.

Je pars, monsieur le comte...

HORACE, rentrant chez lui, à gauche.

Partez!

(Frantzia sort par le fond, à gauche.)

SCÈNE VI

PAVILLON, seul; puis VAN DELBERG et WILFRID.

PAVILLON.

Tout est fini! Pour étouffer l'affaire, il aurait fallu étouffer la femme! mais j'ai pas osé!

VAN DELBERG, entrant par la droite, suivi de Wilfrid.

Monsieur Pavillon? monsieur le comte d'Albaret est-il encore ici?

PAVILLON.

Oui, monsieur... Faut-il que je l'appelle?

WILFRID.

Non, nous sommes bien aises, monsieur le pensionnaire et moi, de causer un instant avec vous.

PAVILLON.

Avec moi?...

VAN DELBERG, s'asseyant à droite.

Il s'agit de monsieur d'Albaret.

PAVILLON.

Ah!

WILFRID, entre Van Delberg et Pavillon.

Vous êtes son ami, et vous pouvez mieux qu'un autre le conseiller.

PAVILLON.

Je ne demande pas mieux; mais qu'est-ce qui me conseillera ce que je lui conseillerai?

WILFRID.

Nous.

PAVILLON.

Alors, allez, j'écoule.

VAN DELBERG.

Vous savez quel danger menace monsieur d'Albaret?

PAVILLON.

Que trop.

VAN DELBERG.

Eh bien! monsieur Wilfrid a eu la pensée de le sauver.

PAVILLON.

Le sauver! c'est une bonne idée.

WILFRID.

Il faut que monsieur Horace quitte ce pays, où la mort le menace, qu'il s'éloigne de la Hollande, pour n'y rentrer jamais.

PAVILLON.

C'est vrai... une fois en France...

VAN DELBERG.

Cette loi terrible ne pourrait plus l'atteindre... mais il faut que son départ ait lieu aujourd'hui.

WILFRID.

A l'instant; car à cinq heures... je le sais, mon oncle, obéissant à un arrêt du conseil, viendra pour arrêter le comte.

PAVILLON.

Et à cinq heures, quand il arrivera, monsieur le comte et moi nous serons en route... mais il faut...

WILFRID.

Il faut d'abord tout préparer pour ce départ. Monsieur le pensionnaire n'appartient pas à l'ordre judiciaire, il peut fermer les yeux sur vos préparatifs.

PAVILLON.

Oui, oui, vous les fermerez, monsieur.

VAN DELBERG, *se levant et prenant le milieu.*

Écoutez-moi, monsieur Pavillon. De l'autre côté de ce canal, est un chemin qui mène à la route de Dordrecht, un bateau sera amarré à vingt pas de cette maison; vous passerez le canal avec monsieur d'Albaret, vous vous rendrez à la maison de poste, où des chevaux seront préparés.

WILFRID.

Et tandis que mon oncle et les sergents viendront par la route de la Haye... vous quitterez la Hollande avec monsieur d'Albaret.

(*Le Pensionnaire remonte et regarde au fond.*)

PAVILLON.

Et vous serez son sauveur, monsieur l'avocat! (*Bas.*) Dites donc, si jamais vous avez besoin de... (*Il indique de l'argent.*) vous savez..

WILFRID, *avec hauteur.*

Monsieur!...

PAVILLON.

Allons, bon, j'ai eu tort... Excusez!...

VAN DELBERG, *redescendant à gauche.*

Dites à monsieur d'Albaret de se tenir prêt au départ.

WILFRID.

Dites-lui, surtout, qu'une fois hors de ce pays, il ne tente jamais d'y rentrer, car une sentence terrible sera prononcée contre lui, et c'est la mort qui l'attendrait au retour.

PAVILLON.

C'est convenu.

WILFRID, *à Van Delberg.*

Moi, je vais donner des ordres à la poste et je reviens; ensuite, je me rendrai auprès de mon oncle, je retarderai, s'il se peut, l'instant de l'arrestation.

PAVILLON.

Oui, oui, je vais avec vous à la poste.

VAN DELBERG.

Et comptez sur notre reconnaissance.

WILFRID, *en s'éloignant par le fond, à gauche.*

J'y compte bien! Je sauve mon rival, mais je l'éloigne pour toujours!

PAVILLON, *le suivant.*

Décidément, c'est un bon jeune homme!

(*Le Pensionnaire va s'éloigner aussi par la droite; Claire paraît.*)

SCÈNE VII

VAN DELBERG, CLAIRE.

CLAIRE.

Ah! vous voilà, mon ami?

VAN DELBERG.

Qu'avez-vous, Claire?... pourquoi ce trouble, cette pâleur?

CLAIRE.

Vous savez à quel chagrin, à quelle douloureuse tristesse, ma pauvre Frédérique était en proie depuis la scène affreuse qui a si cruellement interrompu son mariage?...

VAN DELBERG.

Oui, oui... après?...

CLAIRE.

Depuis cet instant, elle n'avait pas cessé de verser des larmes, mais il y avait même au fond de sa douleur un reste d'espérance; il lui semblait que cette Frantzia, après les refus énergiques du comte d'Albaret, ne persisterait pas dans ses poursuites et dans sa haine contre lui...

VAN DELBERG.

Eh bien?...

CLAIRE.

Eh bien! tout à l'heure, Frédérique à su que cette fille implacable avait remis à un magistrat la preuve nécessaire pour faire arrêter monsieur d'Albaret, pour le faire condamner enfin, s'il se refuse toujours à lui donner son nom.

VAN DELBERG.

En effet, cette lettre est aux mains de la justice.

CLAIRE.

Et soudain, Frédérique a jeté un cri déchirant; puis au désespoir le plus violent a succédé la plus morne stupeur; ses larmes ont cessé de couler, mais son regard a pris une fixité effrayante, sa bouche ne profère plus une parole; mais ce désespoir muet est mille fois plus horrible; elle ne se plaint plus, elle ne pleure plus, mais je sens que ma fille se meurt.

VAN DELBERG.

Mourir!... elle!... notre enfant!... ah! non, non! c'est impossible... Dieu ne le permettra pas... il ne le veut pas. C'est l'arrestation, c'est la mort de monsieur d'Albaret que redoute Frédérique? Allez la trouver, dites-lui qu'Horace ne mourra pas.

CLAIRE.

Il épousera donc Frantzia?...

VAN DELBERG.

Non... mais dans une heure, il partira, il quittera la Hollande.

CLAIRE.

Il partira, dites-vous?...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PAVILLON, *entrant du fond, à gauche.*

PAVILLON.

Oui, madame, la moitié des préparatifs est déjà terminée.

CLAIRE.

Il partira... oui, je comprends, une fois en France, il échappe à la loi de ce pays.

PAVILLON, *à part.*

Je crois bien; si on pendait pour ces choses-là en France, il n'y aurait plus personne.

CLAIRE, *tristement.*

Oui, monsieur Horace vivra; mais est-ce donc tout ce que vous pouviez désirer pour lui? mais est-ce donc tout ce que vous avez souhaité pour elle?...

VAN DELBERG.

Songez, ma chère, qu'il y a quelques semaines à peine qu'ils se connaissent, quelques jours au plus qu'ils peuvent s'aimer.

CLAIRE.

Et si vous vous trompiez?

VAN DELBERG.

Comment?

CLAIRE.

Si Frédérique aimait depuis deux ans monsieur Horace?...

VAN DELBERG.

Deux ans?...

PAVILLON.

Ah bah!...

CLAIRE.

Si depuis deux ans, qu'ils se sont rencontrés en Suisse, Horace était devenu l'unique pensée de mon enfant, l'espérance de ses jeunes années, le bonheur de toute sa vie? Croiriez-vous encore avoir tout réparé en assurant sa fuite à lui, et ne comprendriez-vous pas que son bannissement éternel, c'est la condamnation de Frédérique?...

VAN DELBERG.

Grand Dieu!...

CLAIRE, avec désespoir.

Oui... oui... vous l'aurez sauvé, lui!... mais vous aurez tué ma fille...

VAN DELBERG.

Non, non, madame; Dieu m'éclaire par votre voix et me dicte mon devoir... Je suis homme et j'ai dû sauver monsieur d'Albaret, je suis père et je sauverai ma fille.

CLAIRE.

Comment?...

VAN DELBERG.

Je suis le premier magistrat de cette ville; mais dans trois mois, mon mandat s'achève, dans trois mois, j'aurai payé ma dette à la Hollande.

CLAIRE.

Que dites-vous?

VAN DELBERG.

Je dis que ce pays a mille citoyens dignes de me remplacer, mais que Dieu ne m'a donné qu'une fille, à moi; je dis que les honneurs, la gloire, la popularité ne sont rien auprès d'une larme de mon enfant; je dis enfin que je pourrai bien pleurer ma patrie absente, mais je ne veux pas pleurer sur la tombe de ma fille.

CLAIRE.

Ah! je vous ai compris, mon ami... et je vous bénis du fond de mon âme...

PAVILLON, pleurant.

Moi, je ne comprends pas, mais je le bénis tout de même.

VAN DELBERG.

Monsieur d'Albaret partira tout à l'heure, et dans trois mois nous lui amènerons sa fiancée.

PAVILLON, au fond.

Ah! je comprends: ils se marieront en France.

CLAIRE.

Ainsi, mon ami, vos titres, vos honneurs et ce poste élevé que vous occupez si noblement, vous sacrifierez tout sans regret.

VAN DELBERG.

Ces titres, ces honneurs, ces richesses, ce n'est pas pour moi, Claire, que je les ai ambitionnés; vous étiez jeune et belle, et j'ai voulu vous entourer d'éclat; vous aviez l'âme noble et fière, et j'ai voulu être le premier de ce pays; pour tout cela vous m'avez donné vingt années de bonheur.

CLAIRE, tremblante.

C'est pour moi... pour moi! (A part.) Oh! mon Dieu! mon Dieu!

VAN DELBERG.

Aujourd'hui il faut sauver notre enfant, et ce que j'ai acquis pour vous, je le sacrifie pour elle; votre bonheur, le sien, c'est toute la joie de ma vie, et je n'ai pas de mérite à vouloir être heureux.

CLAIRE.

Ah! vous êtes le plus noble, le plus généreux des hommes.

VAN DELBERG.

Venez! venez annoncer à Frédérique la détermination que j'ai prise.

CLAIRE.

C'est la vie que vous allez lui rendre!

(Ils sortent par la droite.)

PAVILLON, les saluant.

C'est ça!... et moi je vas préparer la barque.

(Il va pour sortir au fond, à gauche, et rencontre Wilfrid.)

SCÈNE IX

WILFRID, PAVILLON.

WILFRID.

Eh bien?

PAVILLON.

Ça marche, ça marche ferme! nous partons tous.

WILFRID, étonné.

Tous?... que signifie?...

PAVILLON.

Votre projet a fait des petits: nous partons aujourd'hui, le comte et moi, mais dans trois mois, le père, la mère et la fiancée viennent nous rejoindre, et nous épousons à Paris.

WILFRID.

A Paris!... elle! Frédérique!...

PAVILLON.

C'est la suite de votre idée! Quelle fameuse idée vous avez eue là, monsieur!... Je vas préparer le bateau. Quant à vous, préparez monsieur Horace à partir... Ah! la bonne idée! la bonne idée!...

(Il sort par le fond, à gauche.)

WILFRID, tombant sur le siége de droite.

Ainsi, j'aurai sauvé mon rival pour qu'il me l'enlève, pour qu'il devienne son mari! Fou que j'étais! comme si la tombe ne me répondrait pas mieux de lui que l'exil!... Frédérique, une seconde fois perdue... perdue sans retour!... Ils veulent aller le rejoindre!... (Horace entre lentement. Wilfrid se levant.) C'est bien! il ne partira pas!

SCÈNE X

HORACE, WILFRID.

HORACE.

Monsieur Wilfrid!... vous vous êtes souvenu de notre cordiale rencontre, et sachant le malheur qui me frappe... le danger qui me menace, vous venez me tendre la main...

WILFRID, se couvrant.

Vous vous trompez, monsieur, je viens vous dire ce que vous dirait sans doute le frère de mademoiselle Van Delberg, s'il était instruit du scandale provoqué par vous sous les yeux de sa sœur.

HORACE.

Comment?

WILFRID.

Ce que vous dirait à ma place tout citoyen de la Hollande connaissant votre conduite envers une orpheline de ce pays.

HORACE.

Je ne vous comprends pas, monsieur... Veuillez vous expliquer, je vous prie; mais n'oubliez pas que vous parlez à un soldat, à un gentilhomme.

WILFRID.

Je n'oublie rien, monsieur; je sais qu'un gentilhomme français n'est pas seulement un de ces brillants papillons de la cour de monseigneur le régent...

HORACE, d'une voix grave.

Prenez garde, monsieur Wilfrid.

WILFRID.

Un de ces aimables roués qui se font un jeu de l'honneur des filles; car, pour vous autres, en France, la séduction est vice de bonne compagnie.

HORACE, s'animant.

Où voulez-vous en venir?...

WILFRID.

A vous dire, monsieur, que dans ce pays l'honneur des filles est sacré, et que lorsqu'une de ces filles n'a ni père, ni frère pour venir demander compte de son action à celui qui l'a séduite... il se trouve toujours parmi nous un homme de cœur qui prend en main la cause de l'orpheline, et qui, devançant la loi, vient dire à cet homme: Épouse ta victime sans bruit, sans débats judiciaires... ne livre pas au public le mystère de sa coupable faiblesse... ne la force pas à venir devant un tribunal témoigner de sa propre honte... épargne-lui ce second déshonneur. C'est la main sur ton cœur que tu me feras ta réponse, c'est la main sur mon épée que je suis prêt à l'entendre.

HORACE, réprimant un mouvement de colère.

Êtes-vous l'amant de Frantzia?

WILFRID.

Moi!

HORACE.

Non? En ce cas, si, comme je le vois, vous tenez à avoir un duel, cherchez un autre sujet de querelle, monsieur... Je ne vous tuerai pas pour une fille sans âme et sans cœur; je ne me battrai pas pour l'honneur d'une Frantzia.

(Il gagne le coin de gauche.)

WILFRID.

Même si l'on vous injurie?...

HORACE.

Même si l'on m'injurie!

WILFRID.

Même si l'on vous insulte?...

HORACE, passant à droite.

Même si l'on m'insulte!

WILFRID, lui jetant son gant au visage.

Et si l'on vous outrage?...

HORACE.

Un soufflet!... (Bondissant vers Wilfrid.) Misérable!

WILFRID, avec calme.

Vous portez une épée, monsieur!

(Horace, au comble de la fureur, s'arrête soudain, et porte la main à son épée.)

HORACE.

En garde, monsieur!

WILFRID, tirant sa montre.

Dans deux heures, je vous attendrai avec mes témoins à la petite porte du parc.

HORACE.

Non... à l'instant, monsieur, à l'instant!

WILFRID.

Un duel sans témoins, monsieur, ferait du survivant un assassin.

HORACE.

Soit donc... dans deux heures... monsieur, dans deux heures.

WILFRID.

Il en est quatre... monsieur : à six heures? c'est convenu?

HORACE.

A six heures.

WILFRID, sortant par la porte de la serre, à gauche.

Qu'ils le fassent donc partir maintenant, avant que ne vienne l'ordre d'arrestation.

(Il sort.)

SCÈNE XI

HORACE, seul; puis CLAIRE et FRÉDÉRIQUE.

HORACE, remettant son épée au fourreau.

O mon Dieu! la coupe d'amertume est-elle assez remplie? Faut-il qu'en un seul jour mon cœur perde toutes ses joies et ses fiertés!... Frappé dans mon amour, fallait-il donc encore que je le fusse dans mon honneur?

(Il tombe accablé sur le siége de gauche. Claire et Frédérique entrent.)

FRÉDÉRIQUE.

Le voilà, ma mère. O mon Dieu! qu'a-t-il donc? quel accablement! (A Horace, en courant à lui.) Horace!

HORACE.

Vous!... Oh! merci, madame, merci à vous qui lui avez permis de se rapprocher de moi, pour la dernière fois peut-être...

CLAIRE.

Que dit-il?...

FRÉDÉRIQUE.

Pour la dernière fois!

CLAIRE.

Mais on ne vous a donc rien appris encore?... Nous vous sauverons, monsieur.

HORACE.

Que signifie?...

FRÉDÉRIQUE.

Mon père vous pardonne, comme nous vous avons pardonné nous-mêmes.

HORACE.

Il se pourrait!

CLAIRE.

Monsieur Van Delberg a juré que dans trois mois nous irions nous fixer en France.

HORACE.

En France!

FRÉDÉRIQUE.

Oui, en France, mon ami, en France, où je serai votre femme.

HORACE.

Frédérique!... Frédérique!... est-ce vous que j'entends? ou bien tout ce que vous me dites n'est-il pas un espoir trompeur, un mensonge sublime pour m'engager à me soustraire à l'injuste condamnation qui m'est réservée?

CLAIRE.

Douterez-vous encore, lorsqu'une mère vous dit : Je pardonne? lorsqu'une fiancée vous dit: Je vous aime?

HORACE.

Oh non!... madame, non, chère Frédérique, je vous crois.

CLAIRE.

Eh bien! il faut partir.

HORACE.

Partir?

SCÈNE XII

LES MÊMES, PAVILLON, entrant du fond, à gauche.

PAVILLON, à droite.

A l'instant!... le bateau, la voiture, tout est prêt...

HORACE.

A l'instant, dites-vous? Non, c'est impossible... je ne partirai pas.

(Il passe à l'extrême gauche.)

FRÉDÉRIQUE.

Impossible?

CLAIRE.

Comment?...

PAVILLON.

Impossible! c'est possible; mais filons vite... Il est quatre heures et demie, et c'est à cinq heures qu'on doit vous arrêter... Filons.

HORACE.

Je ne partirai pas!

CLAIRE.

Grand Dieu!

PAVILLON.

Il devient fou! Embrassez-le ferme, mesdames, je vas l'emporter.

HORACE.

Je vous dis que je ne partirai pas; je vous dis que je ne fuirai pas comme un lâche! je vous dis que j'ai été insulté, et qu'il faut que je me batte!

CLAIRE et FRÉDÉRIQUE.

Vous battre!

PAVILLON, vivement.

Où, quand et avec qui?

HORACE.

Dans le parc, à six heures, avec monsieur Wilfrid.

PAVILLON.

Wilfrid! à six heures! mais il sait qu'on doit vous arrêter à cinq.

HORACE.

Comment!

CLAIRE.

Mais ce Wilfrid est votre rival!

HORACE.

Mon rival!

PAVILLON.

Ah bah! (A part.) Ah! le scélérat! je saisis la trame!

(Il tire un calepin de sa poche et écrit vivement, le pied sur la chaise de droite, qu'il a mise au fond.)

HORACE, accablé.

Lui! lui, mon rival!

CLAIRE.

Oui, c'est une ruse infâme qu'il emploie pour vous empêcher de partir, mais vous connaissez maintenant le but de cette provocation...

FRÉDÉRIQUE.

Vous la mépriserez, et vous partirez à l'instant, à l'instant même... n'est-ce pas, mon ami?... Vous ne répondez pas! O

mon Dieu!..! vos yeux sont fixes... vos mains sont glacées... Ma mère! ma mère!...

(Horace est tombé accablé sur le siége de gauche, entouré de Frédérique et de Claire, qui le prient à voix basse.)

PAVILLON, à la porte de droite.

Eh! domestique, domestique! (Hans paraît, il lui donne sa lettre.) Tiens, mon brave, prends mon carrosse, monte derrière, non, je veux dire monte dedans, monte dessus, monte où tu voudras; cinquante louis pour toi si tu crèves mes deux chevaux.

(Il l'emmène en lui parlant bas.)

FRÉDÉRIQUE.

Horace!

CLAIRE.

Monsieur Horace!

HORACE, relevant la tête.

Vous me priez encore! Mais si je pars, madame, je suis déshonoré!

PAVILLON, rentrant.

Mais si ce monsieur veut se battre, eh bien, qu'il vienne en France.

HORACE.

Lui! pourquoi y viendrait-il? je ne l'ai pas outragé, moi! il n'a pas de réparation à me demander... En partant à cette heure, je n'emporterais pas son honneur avec moi... Sa vengeance est accomplie, sa haine est satisfaite... et le plus grand bonheur de sa vie, peut-être, serait de voir son rival assez méprisable pour fuir après l'affront sanglant qu'il lui a fait subir.

FRÉDÉRIQUE.

Oh! mon Dieu!

HORACE.

Il m'a souffleté, Frédérique... Ah! vous comprenez bien, n'est-ce pas, qu'il faut que je le tue?

FRÉDÉRIQUE, sanglotant.

Je ne comprends qu'une chose, Horace, c'est que rester, c'est vous perdre.

HORACE.

Le danger que je cours vous aveugle, Frédérique, et vous cesseriez de m'aimer, si je pouvais partir avec l'insulte de cet homme.

CLAIRE.

Mais cette réparation... l'obtiendrez-vous donc mieux quand vous serez arrêté?...

HORACE.

Du moins, je n'aurai pas fui... et d'ailleurs, je sortirai de prison...

CLAIRE.

Oui, pour épouser Frantzia ou pour mourir.

HORACE.

Eh bien, alors, la mort lavera ma honte.

FRÉDÉRIQUE.

Horace! Horace!... je n'ose plus vous regarder... je n'ose plus vous prier... mais je souffre bien!...

CLAIRE.

Ayez pitié de ma fille, monsieur.

HORACE.

Demain elle aurait cessé de m'aimer, madame.

FRÉDÉRIQUE.

Non, non! je vous aimerai toujours comme le plus noble, le plus courageux des hommes... je vous aimerai plus encore, Horace, pour le sacrifice que vous m'aurez fait.

HORACE.

Votre père est un homme d'honneur, Frédérique, il me mépriserait, lui, et au moment de vous conduire en France, il se souviendrait de ma fuite honteuse. Si je partais aujourd'hui, je ne vous reverrais jamais.

(Il passe à l'extrême droite.)

CLAIRE, entre Horace et sa fille.

Oh! vous doutez de nous! vous doutez encore!... Eh bien! écoutez, monsieur: cet anneau, c'est l'anneau de fiançailles qui me vient de ma mère, qu'il soit aujourd'hui le tien, ma fille... Devant Dieu, qui m'entend, je vous fiance l'un à l'autre... A genoux, Horace d'Albaret, et je jure, si vous partez, que Frédérique sera votre femme. Maintenant, je suis votre mère, monsieur. A genoux! vous dis-je, à genoux!...

(Horace, comme malgré lui, fléchit le genou, et, penché vers la terre, ses yeux rencontrent le gant que lui a jeté Wilfrid.)

HORACE, ramassant le gant.

Ah!

CLAIRE et FRÉDÉRIQUE.

Qu'y a-t-il?...

HORACE, le leur présentant.

C'est le gant dont il m'a souffleté, madame, c'est son outrage qui se dresse devant moi... c'est la voix de mon ennemi qui me crie: Tu es un lâche! tu es un lâche! Non, non! je ne partirai pas! je ne partirai pas!

FRÉDÉRIQUE, s'éloignant vers le fond avec sa mère.

Que Dieu vous pardonne, Horace.

PAVILLON, à la porte de droite.

Ah! je crois que j'ai réussi.

HORACE.

Qu'avez-vous?

(Les deux femmes redescendent.)

PAVILLON.

Tenez! tenez!

HORACE.

Ah!

PAVILLON.

Venez là! venez là!

(Il l'attire dans le coin du théâtre, de façon que la porte de droite le masque en s'ouvrant.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, WILFRID.

WILFRID, courant vers Pavillon, que, seul, il a pu apercevoir à son entrée; il tient une lettre ouverte.

Parti! vous l'avez fait fuir?...

HORACE, fermant le verrou de la porte de droite.

Pas encore, monsieur.

WILFRID, se retournant et se trouvant en face du Comte.

Que me disait donc cette lettre?

PAVILLON.

C'est une idée à moi; le comte ne voulait pas s'en aller avec votre insulte, je vous ai écrit qu'il était parti, ça vous a fait revenir! Vous v'là, il va vous tuer, monsieur, et il partira après.

HORACE.

Allons, monsieur, allons!

WILFRID, à Pavillon.

Quoi! c'est vous qui...

PAVILLON.

C'est moi qui... oui, monsieur... Allons, vite, en deux temps, nous sommes pressés.

FRÉDÉRIQUE.

Horace! Horace!...

CLAIRE, à Wilfrid.

Monsieur!...

WILFRID.

J'ai dit que je me battrais à six heures.

PAVILLON.

Oui, parce que vous savez qu'on doit venir l'arrêter à cinq. Ah! le brave monsieur!

HORACE.

Mon épée est hors du fourreau, monsieur.

WILFRID.

La mienne n'en sortira pas avant que mes témoins ne soient arrivés.

(On frappe avec violence à la porte fermée par Horace.)

DIETRICH, en dehors.

Au nom de la loi, ouvrez.

WILFRID.

Enfin!

PAVILLON.

Les gens de la justice!

(Il s'élance vers la porte.)

UNE AUTRE VOIX, à la porte de la serre.

Ouvrez! ouvrez!

PAVILLON, allant à la porte de la serre.

Je vas me dépêcher, attends.

(Il met les verrous.)

HORACE.

Tirez donc votre épée, monsieur!

WILFRID, à Horace.

Je ne me battrai pas sans mes témoins.

HORACE.

Ah! c'en est trop!... Misérable!... du moins, je t'aurai rendu ton insulte!...

(Il lui cingle le visage avec son épée.)

CLAIRE et FRÉDÉRIQUE.

Ah!...

WILFRID.

Devant elle!... devant elle!...

PAVILLON, au fond.

Ils ont pris la barque, les voilà par ici.

(Il ferme la barrière du treillage.)

WILFRID.

Défends-toi!

(Il tire son épée.)

CLAIRE.

Viens, ma fille.

(Elle veut lui cacher le duel et l'emmener.)

FRÉDÉRIQUE.

Non, je veux rester, je veux prier pour lui!...

CLAIRE, s'agenouillant.

Eh bien! prions, mon enfant, prions.

(Le combat commence.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DIETRICH, TROIS SERGENTS, dans la barque.

DIÉTRICH.

Wilfrid, l'épée à la main!

PAVILLON.

Lui-même, monsieur.

DIÉTRICH, débarquant.

Monsieur le comte d'Albaret, au nom de la loi, je vous arrête.

PAVILLON, tirant les pistolets de sa poche et le couchant en joue.

Un instant! le premier qui avance, je lui fais sauter la cervelle; ne bougez pas, vous autres!

DIÉTRICH, en arrière du mur de treillage.

Misérable!

PAVILLON.

Il voulait deux témoins, en v'là quatre!

DIÉTRICH, suivant le duel.

Wilfrid! mon enfant!

PAVILLON.

Oh! pas de sentiment, ça le troublerait.

WILFRID, frappé.

Ah!...

(Il tombe à gauche.)

DIÉTRICH.

Wilfrid!...

PAVILLON, abaissant les pistolets.

Ça l'a troublé, monsieur.

(Il ouvre la barrière.)

DIÉTRICH, courant à son neveu.

Wilfrid! Wilfrid! réponds-moi!... Du secours!... du secours!...

(Les Sergents vont ouvrir la porte de droite et celle de la serre, trois autres Sergents se présentent à chaque porte.)

PAVILLON, soulevant la tête de Wilfrid, à terre.

Voilà! voilà!

DIÉTRICH.

Blessé à mort!...

PAVILLON.

Non! non! une égratignure!

DIÉTRICH, se relevant.

Oh! je te vengerai, Wilfrid! (Allant à Horace.) Votre épée, monsieur, votre épée!

FRÉDÉRIQUE, dans les bras de sa mère.

Perdu!... il est perdu, ma mère!...

CLAIRE, la soutenant.

Frédérique!...

PAVILLON, à Wilfrid qui se soulève.

Eh bien, eh bien, monsieur?

WILFRID, d'une voix éteinte.

Je meurs... et je me repens...

PAVILLON.

Hein?...

WILFRID.

Silence!... Prenez cette lettre... et remettez-la... vous-même... à...

PAVILLON.

A?...

WILFRID, retombant à terre.

Ah!...

(Il expire.)

DIÉTRICH, courant à son neveu.

Wilfrid!... mon ami!... mon enfant!...

PAVILLON.

Mort!...

DIÉTRICH, à Horace.

Il est mort! monsieur, il est mort!...

HORACE.

Il m'avait outragé, monsieur, j'ai fait mon devoir, faites le vôtre!

(Diétrich fait un signe, les Sergents descendent près d'Horace. Le rideau baisse.)

ACTE QUATRIÈME

Un salon : décoration sévère. Porte au fond, portes latérales; à gauche, une table et deux siéges. Au fond, un second salon avec croisée à balcon.

SCÈNE PREMIÈRE

PAVILLON, WILHELMINE, sortant de la chambre de droite.

PAVILLON, entrant du fond.

Bonjour, petite. Quelles nouvelles de mademoiselle Frédérique?

WILHELMINE.

Mauvaises, monsieur Pavillon.

PAVILLON.

C'est juste ici comme à la prison, d'où j'arrive.

WILHELMINE.

Notre pauvre malade est toujours bien faible, bien abattue. La fièvre ne l'a pas quittée depuis dix jours que nous sommes revenus à la Haye.

PAVILLON.

Oui, dix jours; voilà dix jours que le comte est en prison.

WILHELMINE.

La pensée qu'il se laissera mourir, tue notre demoiselle. Le médecin l'a bien dit : si monsieur d'Albaret épousait l'orpheline, mademoiselle Frédérique serait sauvée.

PAVILLON.

Votre médecin est un âne... Si le comte épouse Frantzia, votre demoiselle mourra de jalousie; et s'il ne l'épouse pas, elle mourra de chagrin.

WILHELMINE.

Vous n'espérez donc plus rien?

PAVILLON.

Moi? rien du tout, c'est bien ce qui me désespère. Les plaidoiries sont terminées, les juges délibèrent... Monsieur le pensionnaire a obtenu que l'arrêt ne serait rendu que ce soir... Faut croire qu'il a son idée... et je venais tâcher de la savoir, pour en avoir une aussi.

WILHELMINE.

Monsieur Van Delberg est dehors, il n'y a ici que madame auprès de mademoiselle.

PAVILLON.

J'attendrai le retour de votre maître... (Allant s'asseoir à droite en soupirant.) Ah!

WILHELMINE.

Pauvre monsieur Pavillon, a-t-il l'air triste!...

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE II

PAVILLON, puis VAN DELBERG.

PAVILLON.

Quelle pluie d'événements! Des arrestations, des duels, des morts!... et c'est un voyage d'agrément que je fais là. J'ai peut-être eu tort de ne pas rester à Compiègne pour dîner avec ma femme... Elle est laide, ma femme; mais j'en suis quitte pour ne pas la regarder; elle m'écrit des douceurs, la malheureuse. (Il tire une lettre de sa poche.) Ah! non, c'est pas des douceurs ça, c'est la lettre que ce scélérat de Wilfrid m'a remise en mourant... Une commission assez difficile. (Lisant l'adresse en se levant.) A mademoiselle Claire Van Hoël... Je ne connais pas... et dedans, une dame Yolande Brünner qui annonce à cette demoiselle la mort de sa petite Mina... Où trouver avec ça? où pêcher cette Claire Van Hoël?

VAN DELBERG.

Bonjour, monsieur Pavillon.

PAVILLON, saluant.

Monsieur le pensionnaire... (A lui-même.) Ah! quelle idée! il me fera ouvrir tous les registres de la police, lui, et à nous

deux, nous trouverons Claire Van Hoël. (Haut.) Monsieur le pensionnaire, je voudrais obtenir de vous un renseignement.

VAN DELBERG.

Je désire moi-même vous demander un petit service.

PAVILLON.

Je suis fâché qu'il ne soit pas gros, monsieur.

VAN DELBERG.

De quoi s'agit-il?

PAVILLON.

Il s'agit de cette lettre.

(Il la lui présente du côté du cachet.)

VAN DELBERG.

Une lettre...

PAVILLON.

Qui m'a été remise au moment de sa mort, par ce Wilfrid Diétrich.

VAN DELBERG.

Wilfrid?

PAVILLON.

C'est un secret très-important, comme vous le verrez, monsieur. Ce Wilfrid m'a dit de remettre ça à une femme que je ne connais pas... et...

VAN DELBERG, prenant la lettre.

Wilfrid! un traître que le ciel a puni, mais qui aura causé la perte de ce jeune homme, qui aura causé la mort de mon enfant.

PAVILLON.

Il avait l'air de se repentir au moment de s'en aller (il montre le ciel) et en me donnant cette...

VAN DELBERG.

Cette lettre... (Il va vers la table.) Il se repentait, dites-vous; que le ciel lui pardonne alors, et qu'il ait pitié de Frédérique et de ma pauvre Claire.

(Il s'assied et jette la lettre sur la table.)

PAVILLON.

Claire!...

VAN DELBERG, se retournant.

Qu'avez-vous donc?

PAVILLON.

Pardon!... Claire, que vous avez dit?... Est-ce que... vous avez... une autre fille?...

VAN DELBERG.

Claire, c'est le nom de ma femme.

PAVILLON.

Ah bah!

VAN DELBERG.

Cela vous étonne?

PAVILLON.

Oui, parce que ce nom-là me fait l'effet d'un nom de demoiselle...

VAN DELBERG, souriant.

Eh bien, mais... ma femme n'a pas toujours été mariée, monsieur Pavillon, et avant d'être Claire Van Delberg... elle était Claire Van Hoël.

PAVILLON, à part.

Claire Van Hoël!... Ah! mon Dieu! il s'agit de sa femme! (Voyant Van Delberg prendre la lettre.) Monsieur! monsieur!

VAN DELBERG.

Qu'y a-t-il?

PAVILLON, vivement.

Il me semble que vous aviez aussi quelque chose de pressé, de très-pressé à me demander?

VAN DELBERG.

Oui, je désire que vous alliez trouver cette Frantzia, que vous l'engagiez à venir ici, aujourd'hui, tout à l'heure.

PAVILLON s'éloigne de la table et semble, par ses gestes, inviter Van Delberg à le suivre.

Frantzia?... Permettez, permettez... si elle refuse... Elle peut refuser, n'est-ce pas?

VAN DELBERG, se levant.

Dites-lui que monsieur Horace sera chez moi : elle viendra.

PAVILLON.

Oui, elle viendra... (Il regarde toujours la lettre.) Et alors?...

VAN DELBERG.

Ma femme tentera un dernier effort sur l'esprit du comte, et s'il consent au mariage avant que le jugement ne soit prononcé...

PAVILLON, les yeux sur la lettre.

Monsieur Horace serait peut-être sauvé, mademoiselle Frédérique serait heureuse, et nous oublierions tout : les Diétrich, l'oncle, le neveu et cette lettre...

(Il fait un pas pour aller la prendre. Van Delberg retourne à la table; Pavillon, passant derrière lui, s'élance de l'autre côté de la table.)

VAN DELBERG.

Cette lettre, je n'y songeais plus.

(Il va la prendre d'une main; Pavillon appuie la sienne dessus.)

PAVILLON.

Pardon, monsieur, j'ai un scrupule...

VAN DELBERG.

Un scrupule?

PAVILLON.

Oui... C'était un mauvais gas que ce Wilfrid; mais enfin... il est mort... et... la dernière volonté d'un mourant, qu'il soit bon ou mauvais, c'est sacré, pas vrai?

VAN DELBERG.

Eh bien?

PAVILLON.

Il m'a dit : Je vous confie ça... pour que vous le remettiez à mad... à... la demoiselle en question... Je vous confie ça, ça voulait dire : à toi, Pavillon, à toi seul. — C'est peut-être un secret qui pourrait faire beaucoup de peine à une brave et digne femme et... à un brave et honnête homme!... (Avec sensibilité.) Et je crois qu'il vaut mieux que je cherche tout seul; je chercherai peut-être longtemps, mais, bah! je finirai par trouver, et je n'aurai fait de mal à personne.

VAN DELBERG.

Oui, vous avez raison... Vous êtes un noble cœur, monsieur Pavillon...

(Il se lève, laissant la lettre sur la table.)

PAVILLON, prenant vivement la lettre.

Merci!... (Van Delberg le regarde; Pavillon cache la lettre derrière lui.) Merci de ce que vous me dites là, monsieur le pensionnaire. (Mettant la lettre dans sa poche, à part.) Ouf! j'ai un fier poids de moins sur la poitrine.

SCÈNE III

LES MÊMES, CLAIRE.

VAN DELBERG.

Claire!

PAVILLON.

Elle...

(Il renfonce la lettre dans sa poche et salue Claire.)

CLAIRE.

Monsieur Pavillon!... Je ne suis pas surprise de vous trouver ici; nous sommes malheureux, vous deviez être auprès de nous, car vous nous aimez.

PAVILLON, avec sentiment.

Oh! oui, oui, madame, je vous aime, je vous aime de tout mon cœur, allez, et s'il vous était arrivé malheur par ma faute, je ne me le serais jamais pardonné. (Étonnement de Claire.) Je vas chez la Frantzia, monsieur.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV

CLAIRE, VAN DELBERG.

VAN DELBERG.

Et Frédérique?...

CLAIRE.

Elle est toujours dans le même état... elle persiste à croire qu'elle décidera le comte d'Albarel à ne pas se sacrifier, à ne pas mourir.

VAN DELBERG.

Le ministre de la justice m'a promis que l'arrêt ne serait prononcé que ce soir; et d'ici là, monsieur d'Albaret sera amené chez moi, car il est impossible que, dans l'état où elle est, Frédérique aille à lui... Frantzia va venir; j'ai fait demander à l'hospice des orphelines de la Charité le procès-verbal de son admission, les papiers qui la concernent, enfin tous les documents nécessaires à un mariage; un pasteur attendra dans l'église voisine, et si Frédérique peut vaincre la résistance du comte, nous ne perdrons pas un instant, car il nous refuserait peut-être demain ce qu'il nous aurait accordé aujourd'hui.

CLAIRE.

J'ignore si ce mariage accompli sauvera Frédérique; mais

ce que je sais, mon ami, c'est que la mort d'Horace tuerait notre enfant.

PAVILLON, entrant.

Voilà mademoiselle Frantzia, je l'ai rencontrée dans les environs... elle me suit...

CLAIRE.

Frantzia?

(Elle s'assied à droite de la table, et Van Delberg à gauche, en avant.)

SCÈNE V

VAN DELBERG, CLAIRE, FRANTZIA, PAVILLON.

FRANTZIA, à Pavillon.

Je ne le vois pas.

CLAIRE.

Approchez, mademoiselle.

FRANTZIA.

Nous n'avons rien à nous dire, madame; si le moyen employé pour me faire venir ici est une ruse... si je ne dois pas voir monsieur d'Albaret... je m'éloigne...

PAVILLON.

Un moment donc; quel petit salpêtre!...

VAN DELBERG.

Monsieur d'Albaret va venir.

FRANTZIA.

Alors, je vais l'attendre ailleurs.

CLAIRE.

Notre présence vous est donc bien odieuse?...

FRANTZIA.

Mademoiselle Van Delberg est cause de tous mes malheurs.

CLAIRE.

Vous détestez ma fille, vous la bénirez un jour...

FRANTZIA, descendant la scène.

Moi, madame?...

CLAIRE.

Oui, vous la bénirez, car la pauvre enfant, au mépris de son amour, souhaite votre mariage avec le comte.

FRANTZIA, vivement.

Alors, c'est qu'elle ne l'aime pas.

CLAIRE.

Vous qui prétendez l'aimer, souhaiteriez-vous plutôt sa mort que son mariage avec une autre?

FRANTZIA, d'une voix profonde et brève.

Oui.

VAN DELBERG.

Malheureuse!

CLAIRE.

Quoi!... vous osez dire...

FRANTZIA.

Vous vous étonnez de cet amour violent, terrible?...

PAVILLON, à mi-voix.

Sauvage!... dites le mot.

FRANTZIA.

C'est que, chez vous autres, l'enfant apprend à aimer en apprenant à vivre... son cœur est émoussé par la tendresse filiale, par l'amitié fraternelle, énervé par vingt années d'affection. Mais dans le cœur d'une fille qui n'a jamais tressailli sous les caresses d'une mère, qui n'a jamais senti autour de son cou les petits bras d'une sœur ou d'un frère... dans ce cœur qui, à vingt ans, s'ignore encore, l'amour a le champ libre; il ne pénètre pas, il envahit; il ne rayonne pas, il brûle!... C'est la fièvre! c'est le délire! Ne demandez donc pas à ce cœur, né d'hier, de se plier à toutes vos conventions de gens heureux! Il aime: il veut être aimé... voilà tout!

CLAIRE, se levant.

Si vous voulez être aimée, n'abordez pas le comte la tête haute; faites qu'en vous voyant il n'aperçoive que votre douleur et votre repentir; et peut-être alors, monsieur d'Albaret, touché déjà des larmes et des prières de ma fille, consentira-t-il à ce que vous attendez de lui.

FRANTZIA.

Quoi! c'est à ses prières, à elle, que je devrais la réparation que m'assure la loi? Non, non! votre fille, je ne veux rien d'elle; je la hais trop.

(Hans entre.)

CLAIRE.

Vous la haïssez?

HANS, descendant à la droite du pensionnaire encore assis, et à mi-voix.

De l'hospice des Orphelines.

(Il lui remet un papier et s'éloigne.)

VAN DELBERG, à Frantzia.

Oubliez-vous que vous parlez devant une mère?

FRANTZIA.

Je n'oublie rien.

CLAIRE.

Et vous osez...

FRANTZIA.

Je ne sais pas ce qui peut blesser le cœur d'une mère: je n'ai jamais eu de mère, moi; moi qui, le jour de ma naissance, fus maudite par la mienne!

CLAIRE.

Votre mère?

FRANTZIA.

Elle m'a abandonnée sur la voie publique!

VAN DELBERG, qui a parcouru le papier, remis par Hans.

Que dit-elle donc?

FRANTZIA.

Un passant plus charitable m'a ramassée et m'a portée à l'hospice de la Charité. (Avec amertume.) Voilà tout ce que je connais du cœur des mères.

VAN DELBERG.

Et qui vous a fait cet odieux récit?

FRANTZIA.

Personne; mais c'est l'histoire de toutes les orphelines à qui nul n'a jamais parlé de leur famille.

VAN DELBERG, allant à elle.

Eh bien! ce n'est pas la vôtre.

FRANTZIA.

Comment!

VAN DELBERG.

Non, vous n'avez pas été en naissant abandonnée à la charité. Tant qu'elle a vécu, vous avez eu les soins et la tendresse de Volande Brünner.

CLAIRE, à part.

Volande Brünner!

PAVILLON, bas, et vivement.

Yolande...

(Il regarde à la dérobée la lettre de la deuxième scène.)

FRANTZIA.

Et cette femme, c'était...

VAN DELBERG.

Voici la déclaration commencée par elle, et que le délire de la mort ne lui a pas permis de compléter.

CLAIRE.

Lisez, lisez, monsieur!

VAN DELBERG, lisant.

« Devant Dieu qui m'entend et me jugera, je déclare qu'ayant perdu mon mari, puis notre petite Frantzia, me voyant seule sur terre, avec une pauvre enfant naturelle que je nourrissais et que j'aimais comme ma propre fille, j'ai osé, dans la crainte qu'on ne me reprît plus tard cette enfant, faire ensevelir Frantzia sous son nom. »

CLAIRE, à part.

Mon Dieu!

VAN DELBERG, lisant.

« Et j'ai écrit au père et à la mère, que leur fille Mina était morte! »

PAVILLON.

Mina!

CLAIRE.

Mina!... elle... c'est...

PAVILLON, à part.

C'est sa fille!

CLAIRE, rencontrant le regard de son mari,

Et je ne puis rien dire! rien, rien!

FRANTZIA.

Achevez monsieur, achevez!

VAN DELBERG.

Là, s'arrête la déclaration de la mourante. Un malheur ou une faute contraignit peut-être votre mère à se séparer de vous; plus tard, on vous a dérobée à sa tendresse. Mais, vous le voyez, votre mère ne vous a pas volontairement abandonnée.

CLAIRE, à part.

Non... non...

FRANTZIA.

Ainsi, dans sa tendresse aveugle et coupable, cette Yolande Brünner m'a tout ravi, tout! mon père, ma mère et jusqu'à mon nom.

CLAIRE.

Oh! maintenant vous ne la maudirez plus, cette pauvre mère qui vous a crue morte, qui vous a pleurée! (voyant son mari) qui doit vous avoir pleurée pendant si longtemps!

FRANTZIA.

Si je n'ai pas été abandonnée par elle, ne l'ai-je pas été par Dieu, qui a fait peser sur moi, enfant illégitime, la faute de ma mère?

CLAIRE, à part.

Ma pauvre fille!

VAN DELBERG.

Voici cette déclaration : c'est là tous vos papiers de famille, à vous, pauvre orpheline. Je l'ai demandé dans la prévision de votre mariage ; monsieur d'Aibarel va venir, retirez-vous; dès qu'il en sera temps, je vous ferai appeler.

FRÉDÉRIQUE, entrant.

Ma mère!

FRANTZIA.

Elle!

(Elle remonte.)

FRÉDÉRIQUE.

Pourquoi vous éloignez-vous au moment où j'arrive?

FRANTZIA, très-sèchement.

Mademoiselle...

CLAIRE, entre ses deux filles.

Ne la regardez plus avec colère, elle n'est pas votre ennemie, Frantzia.

FRANTZIA.

Me prouverez-vous qu'elle ne l'aime plus? Je ne puis pas être son amie, moi.

CLAIRE.

Frantzia!...

VAN DELBERG.

Entrez, là... là, mademoiselle...

(Il lui désigne la gauche. Frantzia sort.)

PAVILLON, près de la porte de gauche.

Sa fille!... c'est sa fille!...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VI

VAN DELBERG, FRÉDÉRIQUE, CLAIRE, PAVILLON, au fond, dans la seconde pièce.

FRÉDÉRIQUE, très-abattue.

Il ne vient pas, ma mère, il ne vient pas.

CLAIRE.

Oh! comme tu es faible, comme tu es pâle, mon Dieu!

FRÉDÉRIQUE, se relevant.

Mais que dites-vous donc, ma mère? Je suis forte... Ne me soutenez pas, mon père, je suis forte, vous dis-je... Oh! il ne pourra se douter que j'ai tant souffert!...

VAN DELBERG.

Pauvre enfant! ne vas-tu pas tenter une lutte inutile?

FRÉDÉRIQUE.

Oh! ne revenez pas sur ce que vous m'avez accordé, je souffrirais bien plus encore!

CLAIRE.

Allons! allons! calme-toi.

PAVILLON, à la fenêtre du second salon.

Une voiture escortée entre dans la cour.

VAN DELBERG.

C'est la sienne.

(Pavillon disparaît.)

FRÉDÉRIQUE.

Vous consentez à me laisser seule avec lui, n'est-ce pas, mon père, et toi aussi, ma mère?

CLAIRE.

Que Dieu seconde tes desseins!

VAN DELBERG.

Ma fille, réfléchis bien à la grandeur de la tâche que tu t'es imposée, à ses dangers...

FRÉDÉRIQUE.

Éloignez-vous, vous ne devez pas mentir, vous, mon père.

(Claire et Van Delberg sortent par la droite après avoir embrassé Frédérique.)

SCÈNE VII

FRÉDÉRIQUE, HORACE.

HORACE, suivi de Pavillon, Sergents au fond.

La voilà! (A Pavillon.) Laissez-moi, je vous prie.

(Les portes se referment.)

FRÉDÉRIQUE, assise près de la table.

Oh! comme mon cœur bat!...

HORACE, courant à elle.

Frédérique!... Quelle joie de vous revoir, après dix jours! Dix jours, Frédérique, voilà dix jours que je ne vous ai vue!...

FRÉDÉRIQUE, très-émue.

Mon ami... mon ami...

HORACE.

Frédérique!... (Elle repousse doucement Horace.) Eh quoi! vous repoussez ma main?

FRÉDÉRIQUE, se levant.

Horace, si mon père vous a fait venir, c'est qu'il a cru convenable que je vous fisse part d'une détermination prise par toute notre famille...

HORACE.

Qu'est-ce donc? parlez...

FRÉDÉRIQUE.

On veut... il faut que je me marie...

(Elle passe à droite.)

HORACE.

Qui?... vous!... vous appartiendriez à un autre!... Oh non! ce mariage ne se fera pas; votre mère m'a appelé son fils, votre mère ne peut vouloir...

FRÉDÉRIQUE.

Ma mère courbe la tête devant la volonté de mon père.

(Pendant tout le couplet suivant, elle se soutient à la chaise placée à droite.)

HORACE.

Eh bien, oui, votre père veut étouffer le scandale que j'ai causé, cela est sage; votre mère se joint à son mari, cela est naturel; la famille entière vous entoure, vous implore, je le comprends; mais vous, Frédérique, vous n'avez jamais aimé que moi, vous voulez conserver le droit de m'aimer toujours, de chérir ma mémoire? vous voulez conserver le droit, vous pour qui je meurs, de porter le deuil des veuves? le droit de venir pleurer sur la pierre de mon tombeau? Vous voulez tout cela, Frédérique? et vous avez répondu, et vous répondrez encore aux prières des vôtres, aux ordres de votre père : C'est pour moi qu'il est mort, et dans la vie, comme dans l'éternité, je ne serai jamais qu'à lui?...

FRÉDÉRIQUE, après une lutte intérieure.

Et pourquoi vous obstiner à mourir?

HORACE, avec force.

Pourquoi?... C'est vous qui me le demandez... vous!...

FRÉDÉRIQUE.

Cette mort serait pour moi une source de désespoir et de larmes... Je suis bien jeune encore, mon ami, la vie est longue à mon âge : voulez-vous que je la condamne aux regrets éternels?

HORACE.

Frédérique! vous songez à l'avenir quand le présent m'écrase? (A part.) Oh non! c'est impossible, elle veut me tromper.

FRÉDÉRIQUE, avec contrainte.

Si vous consentiez à vivre, au contraire, l'amitié pourrait un jour remplacer notre amour.

(Elle passe à gauche en essuyant ses larmes.)

HORACE, à part.

Oh oui! Pauvre enfant, elle tremble, elle dévore ses larmes, elle veut me forcer de vivre. (Frédérique est venue se rasseoir à gauche, Horace prend un siége au fond, et affectant d'être calme, il s'assied près de Frédérique. Haut.) Mais songez-vous, Frédérique, que... c'est un mariage, un mariage avec Frantzia que vous me conseillez là?...

FRÉDÉRIQUE.

Oui, oui, sans cela, comment aurai-je jamais le courage de me marier moi-même?

HORACE, avec intention.

Ah! je comprends, c'est pour cela surtout que vous voulez que je vive? Eh bien, Frédérique, j'interrogerai mon cœur,

je penserai à votre avenir, à ma mère, et peut-être trouverai-je dans ce cœur assez de force pour accomplir le sacrifice... peut-être vivrai-je !...

FRÉDÉRIQUE, avec bonheur.

Ah !

HORACE, repoussant la main de Frédérique.

Oui... je vivrai... et sans doute le temps adoucira la haine que m'inspirait Frantzia, dont la faute, après tout, est aussi la mienne, et si... un jour... le ciel m'envoie des enfants, il faudra bien que je les aime, mes enfants... ils me feront oublier le passé de leur mère et je lui pardonnerai, à elle... je l'aimerai... je l'aimerai...

(Frédérique se lève.)

FRÉDÉRIQUE, éclatant en sanglots.

Vous l'aimerez, Horace !... et moi... moi ?...

HORACE, avec explosion.

Ah ! tu vois bien que tu mentais, tu vois bien que tu m'aimes toujours, (Frédérique tombe dans les bras d'Horace) tu vois bien que tu es digne de mon amour et de mon sacrifice !...

(Frantzia paraît à la porte de gauche.)

FRÉDÉRIQUE.

Qu'ai-je dit ?... qu'ai-je fait ?...

(Frantzia, éperdue, descend vers l'avant-scène en se soutenant à la muraille.)

HORACE.

Si je meurs, Frédérique, tu pleureras éternellement sur moi ; mais si je vivais pour une autre, pauvre enfant, c'est moi qui pleurerais sur ta tombe.

FRÉDÉRIQUE.

Oh ! malheureuse ! je me suis trahie.

FRANTZIA.

Vous m'avez oubliée, monsieur le comte.

HORACE.

Elle !...

FRÉDÉRIQUE.

Horace !...

HORACE.

Venez, venez, Frédérique.

(Il la reconduit jusqu'à la porte de droite qu'il referme derrière elle.)

FRANTZIA, à Horace, d'un air suppliant.

Monsieur... monsieur !...

(Horace la regarde d'un air méprisant, il sort par la porte du fond, en faisant signe aux Sergents, restés dans l'antichambre, de le suivre. Les portes du fond se referment.)

SCÈNE VIII

FRANTZIA, puis PAVILLON.

FRANTZIA.

Quel regard de mépris il a jeté sur moi ! « Elle tentera, me disait-on, de le décider à vous rendre l'honneur, de renoncer à son amour pour elle, » et je la trouve dans ses bras !... Oh ! je me vengerai d'eux tous... (Pavillon rentre par le fond) d'elle, surtout, qu'il aime autant qu'il me hait...

(Elle marche vers la chambre de Frédérique.)

PAVILLON, se plaçant devant elle.

C'est donc bien bon, mamselle, de faire du mal aux gens ?

FRANTZIA.

Que me voulez-vous encore ?

PAVILLON.

Je veux vous donner un conseil, dont vous vous moquerez d'abord, et qui vous fera rire, mais que vous écouterez ensuite, et qui vous fera pleurer.

FRANTZIA.

Moi ! un conseil !

PAVILLON.

C'est d'être bonne, mademoiselle.

FRANTZIA, riant.

Bonne !... Ah ! ah !

PAVILLON.

Voilà que vous riez, je l'avais dit ; mais, ce n'est pas tout, je vous conseille aussi de renoncer à monsieur Horace et de nous aider à le sauver.

FRANTZIA.

Vous êtes fou !

PAVILLON.

Vous vous moquez de moi, je l'avais dit encore ; nous allons voir la suite : Vous savez, depuis tantôt, que Yolande Brünner a écrit à votre mère que vous étiez morte, n'est-ce pas ?

FRANTZIA.

Oui.

PAVILLON.

Mais ce que vous ne savez pas, c'est le nom de votre mère.

FRANTZIA.

Vous le savez, vous ?

PAVILLON.

Depuis dix jours la lettre de Yolande est entre mes mains, la voilà.

FRANTZIA.

Ah !

PAVILLON.

Tenez, lisez.

FRANTZIA, tout en lisant.

Morte !... oui... oui... elle lui disait que j'étais morte.

PAVILLON.

A présent, regardez l'adresse.

FRANTZIA.

Claire Van Hoël. (A Pavillon.) Claire Van Hoël ?

PAVILLON.

Aujourd'hui, madame Van Delberg.

FRANTZIA, hors d'elle-même.

Elle ?... elle ?... ma mère ?...

PAVILLON.

Oui, votre mère !... et mademoiselle Frédérique est votre sœur.

FRANTZIA, pleurant.

Ma mère... ma sœur... Comment, moi, Frantzia, j'ai une mère... moi, que je croyais maudite de Dieu, déshéritée de toute affection dans ce monde... j'ai une mère !... moi, que je croyais condamnée à vivre seule, dédaignée, méprisée, sans appui dans ma faiblesse, sans consolation dans la douleur, j'ai une mère... j'ai une mère !...

(Elle tombe, épuisée, sur le siége à gauche de la table, et la tête dans ses mains, elle sanglote.)

PAVILLON.

Là !... vous pleurez !... qu'est-ce que j'avais dit encore ? Mais ce secret doit mourir avec vous... car Claire Van Hoël est mariée, à présent.

FRANTZIA, se levant et laissant la lettre sur la table.

Oui, oui... je me tairai, mais je pourrai l'adorer en secret. Ah ! mon Dieu ! comme je vais l'aimer, ma mère !

(Elle passe à droite.)

PAVILLON.

Allons donc !...

FRANTZIA.

Et vous, monsieur, que de reconnaissance je vous dois... D'un mot, vous avez changé tout mon être ! je ne me reconnais plus : j'interroge mes souvenirs ; il me semble que je n'ai jamais eu d'ennemis, que je n'ai jamais subi ni mépris, ni outrage ; j'interroge mon cœur, et je n'y retrouve ni colère, ni haine : j'ai une mère... j'ai une mère !...

(Elle passe à gauche.)

PAVILLON.

N'est-ce pas que c'est bon d'être bonne ? mais à présent, cachez bien cette lettre, mademoiselle ; vous ne pourriez la montrer à votre mère, sans dire de qui vous la tenez... faut pas faire rougir votre mère devant moi.

FRANTZIA, reprenant la lettre sur la table.

Oh ! non ! non !... mais elle ne saura donc jamais que je suis sa fille !...

PAVILLON.

Mais si fait ! puisque cette déclaration de Yolande Brünner a suffi pour m'éclairer, moi, madame Van Delberg a bien dû reconnaître en vous son enfant...

FRANTZIA.

Oui, oui, vous avez raison. Elle sait tout, mais elle ne peut pas me dire : Je suis ta mère, à moi qui les ai maudites.

(Elle pleure sur l'épaule de Pavillon, qui l'attire doucement vers le siége où s'est assis Horace, et l'assied en s'agenouillant.)

PAVILLON.

Allons, allons, calmez-vous... Si madame Van Delberg ne peut pas vous aimer tout de suite... ah bien ! vous l'aimerez, vous, de loin et en dedans ! Quand elles sortiront, vous vous

placerez sur leur passage. (Frantzia relève la tête.) Vous vous direz : c'est ma mère, c'est ma sœur! et peut-être que plus tard, à force de vous voir, ça attendrira le cœur que vous avez blessé, et que votre mère sentira le besoin de vous jeter en passant un petit regard moins sévère... (Essuyant ses larmes.) Et puis, plus tard encore, un petit sourire... Et peut-être bien qu'un jour elle arrivera dans votre chambrette... en vous ouvrant ses bras et en vous disant : Je te pardonne, ma fille, je te pardonne!

FRANTZIA.

Ah! merci, merci à vous, qui me rendez une famille, à vous qui avez de si bonnes paroles pour moi.

PAVILLON, sanglotant.

Faut pas pleurer, faut pas pleurer... V'là votre mère et votre sœur qui viennent, vous ne les avez pas habituées à voir de l'eau dans vos yeux, ça les surprendrait trop.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CLAIRE et FRÉDÉRIQUE, venant de la droite.

CLAIRE, à Frédérique.

Viens, ma fille, l'air du jardin te ranimera... viens...

FRANTZIA, à part.

Elles!... elles!...

(Frantzia les regarde en silence; en l'apercevant, les deux femmes redescendent la scène, à droite. Frantzia, à qui Pavillon fait signe de sortir, l'essaye en vain : la présence de sa mère enchaîne sa volonté, une force inconnue l'attire aux pieds de madame Van Delberg; elle y tombe enfin, comme malgré elle, en proie à une sorte d'extase en contemplant sa mère.)

FRÉDÉRIQUE, étonnée.

Ma mère!...

CLAIRE, à Frantzia agenouillée.

Que faites-vous?

FRANTZIA, contenant ses larmes.

J'implore mon pardon, madame! Oubliez tout ce que j'ai pu dire : j'étais folle; mais Dieu a fait luire en moi un rayon de sa miséricorde. Pardonnez-moi!... Je me repens, madame, je me repens...

CLAIRE.

Relevez-vous.

FRANTZIA.

Oh! pas encore, madame, laissez-moi à vos pieds... (Avec exaltation.) Que puis-je faire, ô mon Dieu, pour prouver mon repentir, pour toucher le cœur de ceux que j'ai offensés?

FRÉDÉRIQUE.

Quel changement!

CLAIRE, émue.

Si ce repentir est sincère... je vous pardonne.

FRANTZIA.

Du fond de l'âme?

CLAIRE, émue.

Oh! oui, oui, du fond de l'âme!

(Elle veut la relever, Frantzia saisit sa main.)

FRANTZIA.

Oh! merci! merci, madame!...

(Elle couvre sa main de baisers.)

CLAIRE, émue.

Levez-vous... levez-vous.

FRANTZIA, pleurant à chaudes larmes.

Ah! laissez-moi la couvrir de mes baisers et de mes larmes, cette main charitable, cette douce main où je sens frémir votre compassion pour ma misère, votre pardon pour mes injures. (Claire la relève.) Ah! Dieu est témoin que ce jour est le meilleur de ma vie...

(Pavillon la reçoit dans ses bras.)

PAVILLON, bas.

Là... assez, mamselle, assez...

FRÉDÉRIQUE.

Expliquez-vous...

FRANTZIA, passant entre Claire et Frédérique.

Non, non, mademoiselle... mais soyez sans crainte, je ne suis plus votre ennemie, votre rivale. Votre rivale... moi! mais j'étais insensée! et vous, ma... mademoiselle, vous si belle, si bonne, serez-vous moins clémente pour moi que ne l'a été... votre mère.

(Elle semble demander à Frédérique sa main. Frédérique la lui tend enfin, Frantzia l'embrasse avec transport.)

CLAIRE, vivement, et comme frappée d'une idée.

Monsieur?

PAVILLON.

Madame?

CLAIRE.

Donnez votre bras à ma fille, et emmenez-la.

PAVILLON.

Moi, que je donne mon bras?... Comment donc!... (Il passe derrière les deux jeunes filles, et vient à l'avant-scène de droite, tendre le bras droit à Frédérique.) Mademoiselle... (Ils tournent en devant pour sortir par le fond; en passant devant le public, Pavillon dit en essuyant ses larmes :) Quel honneur!

FRÉDÉRIQUE.

Comment, tu veux...

CLAIRE, à droite.

Va, va, mon enfant... je t'en prie.

(Pavillon sort avec Frédérique par le fond.)

SCÈNE X

CLAIRE, FRANTZIA.

CLAIRE, qui a suivi Frédérique jusqu'au fond, ferme la porte et redescend vivement.

Frantzia!... vous savez tout...

FRANTZIA, troublée.

Madame!...

CLAIRE, avec force.

Vous savez tout, vous dis-je! Je ne sais pas par qui, je ne sais pas comment, mais vous savez tout, vous savez tout!

FRANTZIA, dégnisant son émotion.

Je sais que le repentir est entré dans mon cœur, je sais que j'abjure toute haine, que je voudrais racheter le bonheur de votre fille, et que je donnerais ma vie pour vous rendre heureuse!... Ne m'en demandez pas davantage, madame, je n'ai rien de plus à vous dire...

CLAIRE, avec force.

Mais qui donc aurait opéré ce changement?

FRANTZIA, avec explosion.

Dieu! Dieu qui m'a fait comprendre que cette haine était un crime...

CLAIRE, haletante.

Un crime! Ah! tu vois bien, Frantzia, que tu sais que je suis ta mère. (Frantzia, éperdue, se jette dans les bras de Claire, qui la couvre de baisers en se laissant tomber dans un fauteuil. Frantzia est à genoux, la tête sur le sein de sa mère.) Mina! ma pauvre enfant!

FRANTZIA.

Ma mère, vous m'ouvrez vos bras! vous me pressez sur votre cœur! je sens vos larmes sur mon visage! Se peut-il? les larmes de ma mère! Oh! mon Dieu! n'est-ce pas un songe que je fais?

CLAIRE, radieuse.

Non, non... je suis ta mère; n'entends-tu pas les battements de mon cœur?... Pauvre enfant! pendant vingt ans j'ai pleuré sur la tombe d'une étrangère, croyant pleurer sur la tombe de ma fille. Je t'invoquais dans mes prières, toi que je croyais au ciel... je te disais de demander à Dieu le pardon de ma faute... Et tandis que, cachant mes pleurs, je voyais ma vie s'écouler, presque malgré moi, dans le faste et l'opulence, toi, tu vivais du pain de la charité; tandis qu'une famille nouvelle se formait autour de moi, tu étais sans un parent, sans un ami, seule, seule au monde! Oh! pardonne-moi, ma fille, pardonne-moi; j'aurais dû ne pas croire à cette lettre mensongère qui m'annonçait ta mort; j'aurais dû venir chez cette femme qui te ravissait à mon amour, te prendre dans mes bras, toi qu'elle nommait Frantzia, et mon cœur sur ton cœur, et mes yeux dans tes yeux, t'interroger, ma fille; et ton petit sourire m'aurait répondu : Je suis Mina, ma mère, je suis Mina.

FRANTZIA, se relevant.

Oh! ne pleurez plus, ne pleurez plus, ma mère, vos larmes me tuent, et j'ai besoin de toute ma force pour m'arracher à vos embrassements, pour m'éloigner de vous.

CLAIRE.

Où veux-tu aller?

FRANTZIA.

Devant le tribunal qui va juger Horace.

CLAIRE.

Toi?...

FRANTZIA.

Oui... J'avouerai tout... je dirai que j'ai caché au comte la loi terrible qui me protégeait, que j'ai feint d'être éprise d'un homme dont je convoitais le rang et la fortune... que toute la honte de notre faute doit retomber sur moi, et que le châtiment ne doit atteindre que moi seule.

CLAIRE.

Tais-toi! tu me déchires le cœur!

FRANTZIA.

Et les juges, qui délibèrent encore, les juges l'absoudront.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FRÉDÉRIQUE.

FRÉDÉRIQUE, entrant.

Ma mère, ma mère, ils l'ont condamné!

CLAIRE.

Condamné!

FRANTZIA.

Horace!

FRÉDÉRIQUE.

Il sera votre mari, Frantzia, ou bien il mourra!

FRANTZIA.

Mourir! lui, lui!

CLAIRE.

Frédérique, espère encore, espère; et toi, Frantzia, viens, suis-moi.

FRANTZIA.

Où donc?

CLAIRE.

Chez Diétrich, à la maison de justice!...

(Elles sortent par le fond. Frédérique tombe accablée sur un siége, à droite. Le rideau baisse.)

ACTE CINQUIÈME

Une galerie dans la maison de justice, le fond entièrement ouvert par trois grandes arcades, sur une terrasse terminée par une balustrade au delà de laquelle on aperçoit le panorama de la ville de la Haye. Derrière l'arcade de droite, un escalier extérieur conduisant à la prison. Dans la galerie, à droite, la porte de la demeure de Diétrich; à gauche, petit escalier de trois marches menant au tribunal. Sur une table de pierre, près de la rampe de cet escalier, une grande lampe hollandaise à trois branches. Effet de lumière rouge dans la galerie; effet de lune à l'extérieur.

SCÈNE PREMIÈRE

PAVILLON, UN GARDIEN DE LA MAISON DE JUSTICE; puis HORACE et SERGENTS DE POLICE.

PAVILLON.

Vous me demandez ce que je demande, mon bon monsieur?... Je veux voir monsieur Horace d'Albaret. Je l'ai déjà dit à l'un de vos confrères en lui remettant mon permis. (Le Gardien s'éloigne.) Il va venir... Pauvre jeune homme, sa position me navre... Oui, oui, il faut que je lui fasse part de ce que je médite... Si j'allais ne pas réussir!... J'en frémis... C'est que je ne mange plus, je ne bois plus, je ne dors plus... Ah! quel vilain voyage d'agrément je fais là!... (Horace, précédé et suivi de Sergents, paraît sur l'escalier de la prison.) Ah! voilà le comte!...

(Horace descend. Les Sergents restent sur le perron de l'escalier. Leur chef seul vient au fond du théâtre près de la balustrade.)

HORACE.

Monsieur Pavillon!

PAVILLON.

Moi-même, monsieur le comte.

HORACE.

Vous savez quelle sentence ont rendue mes juges?

PAVILLON.

Oui, mais je ne m'occupe que d'une chose, moi, c'est du moyen de vous y soustraire...

HORACE.

M'y soustraire? c'est impossible.

PAVILLON, d'un air de doute.

Eh bien, non! ça ne l'est pas.

HORACE.

Que dites-vous?...

PAVILLON.

Apprenez que depuis hier. .

HORACE, voyant entrer Diétrich par la droite.

Le syndic criminel.

SCÈNE II

LES MÊMES, DIÉTRICH.

DIÉTRICH.

Je viens, monsieur, accomplir un rigoureux devoir... La loi exige que l'homme condamné pour la faute dont vous vous êtes rendu coupable, soit une dernière fois, en présence d'un magistrat et d'un prêtre, confronté avec sa victime, afin que s'il refuse toujours la réparation que la sentence lui impose, la condamnation devienne exécutoire dans les vingt-quatre heures.

PAVILLON, à part.

Exécutoire? On verra cette nuit.

HORACE.

Monsieur, ma détermination est irrévocable; cette formalité est donc inutile.

DIÉTRICH.

Je ne serai pas moins forcé de la remplir... Nous l'ajournerons à demain, si vous le désirez; mais avant de me retirer, je veux adresser quelques mots à monsieur.

PAVILLON.

A... à... moi?...

DIÉTRICH.

J'ai à vous entretenir de choses assez graves.

PAVILLON, à part.

Il me fait trembler! (Haut.) Mais je n'ai séduit aucune fille rouge et noire, moi, monsieur.

DIÉTRICH.

Vous avez, peut-être, tenté d'autres séductions?

HORACE, à gauche.

Que signifie?...

PAVILLON, au milieu.

Jamais... Ah ben oui! dans ce pays-ci, merci...

DIÉTRICH.

N'avez-vous promis ou donné d'argent à personne?...

PAVILLON, troublé.

De... de l'argent? Non, non.

DIÉTRICH.

Et du papier sur la banque d'Amsterdam?

PAVILLON.

Aie!

DIÉTRICH.

Par exemple, cinq mille florins au portier de la maison d'arrêt, pour qu'il ne regarde pas de trop près les gens qui pourront, aujourd'hui, entrer et sortir par le petit guichet?...

PAVILLON.

Pincé!...

DIÉTRICH.

Vingt-cinq mille florins à partager entre les sergents, les hommes de service aujourd'hui; dix mille florins au cantinier pour échanger son costume contre celui d'un prisonnier, et cent mille florins enfin au geôlier de la prison, pour, qu'au prix de sa vie, il se fasse le complice d'une évasion?...

PAVILLON, à part.

Les traîtres m'ont vendu!

DIÉTRICH.

Toutes ces sommes sont là, dans cette enveloppe; veuillez les reprendre.

HORACE.

Eh quoi! monsieur Pavillon, vous vouliez...

PAVILLON.

Oui, tout cela est vrai, et je demande pardon...

DIÉTRICH.

Ah! vous demandez pardon... vous vous repentez?...

PAVILLON.

Oui, je me repens... de n'avoir pas réussi.

DIETRICH.

Nierez-vous que vous soyez coupable?

PAVILLON.

Très-coupable... j'aurais dû leur offrir davantage.

DIETRICH.

Je ne veux pas que l'on me croie animé d'aucun sentiment de haine ou de vengeance. Reprenez donc votre argent... Cette tentative de corruption restera impunie; mais vous allez promettre de ne pas la renouveler, ou sinon..

PAVILLON.

Vous voulez que je m'engage à rester les bras croisés pendant que vous ferez tuer ce pauvre jeune homme?

HORACE.

Monsieur Pavillon...

PAVILLON.

Allons donc, allons donc! je ne promets rien du tout, au contraire!... J'ai échoué une fois, je recommencerai vingt autres. Pour sauver monsieur d'Albarel, j'achèterai, si je peux, tous les portiers, tous les guichetiers, tous les gardiens, tous les soldats et toute la république de l'Hollande. Vous êtes prévenu, monsieur, faites-moi pendre si vous voulez...

DIÉTRICH.

Prenez garde, monsieur.

PAVILLON.

A quoi donc, s'il vous plaît? Puisque je veux bien qu'on me pende, je n'ai pas de ménagements à garder.

HORACE.

Monsieur Diétrich, je vous promets que monsieur Pavillon ne tentera plus rien en ma faveur.

PAVILLON.

Mais si! mais si!...

HORACE, allant à Diétrich.

Je vous jure sur mon honneur que je ne me prêterai à aucun projet d'évasion.

DIÉTRICH.

Cette parole me suffit, monsieur, et s'il y a quelque personne avec qui vous désiriez vous entretenir, je vais donner des ordres pour qu'il soit permis d'arriver jusqu'à vous.

(Il sort.)

SCÈNE III

PAVILLON, HORACE.

PAVILLON.

Ah! le gueux! le scélérat! et moi, double bête, qui ai laissé tout découvrir!...

HORACE.

Vous vouliez me sauver?

PAVILLON.

Parbleu!

HORACE.

Vous donniez une partie de votre fortune...

PAVILLON.

Le beau mérite! je n'ai pas d'esprit, moi, je n'ai que de l'argent; je donne ce que j'ai.

HORACE.

Vous avez aussi un bon et noble cœur.

PAVILLON.

Vous croyez?

HORACE.

Et au moment d'une séparation éternelle, je me reproche, monsieur Pavillon, de n'avoir pas compris d'abord tout ce que vous valiez.

PAVILLON.

Oh! ce que je vaux! je vaux mes douze millions, (regardant ses jambes et ses bras) et le restant ne vaut pas grand'chose, allez.

HORACE.

Dans les premiers temps de notre connaissance, j'ai eu des torts envers vous.

PAVILLON.

Allons donc!

HORACE.

Loin de vous rendre la justice qui vous est due, il est arrivé parfois... que...

PAVILLON.

Que vous vous moquiez un peu de moi, pas vrai? Je le voyais bien, mais je me disais : Bah! ça l'amuse, ce cher comte, ça l'amuse... d'ailleurs, ça ne durera peut-être pas toujours.

HORACE.

Oui, j'avais tort, grand tort, je vous en demande pardon.

PAVILLON.

Pardon! vous? pardon à moi?

HORACE.

Du fond du cœur, car je vois maintenant quel bon et sincère ami j'aurais eu en vous...

PAVILLON.

Ah! pour ça, oui.

HORACE.

Car je sais que vous penserez souvent à moi, que vous me regretterez, que vous me pleurerez un peu...

PAVILLON, essuyant ses yeux.

Ah ben oui, vous pleurer! moi? plus souvent! Non, non, je ne veux pas vous pleurer... j'aime bien mieux vous sauver.

HORACE.

Vous respecterez la parole que j'ai donnée, vous retournerez en France, mon ami, vous irez voir... ma mère.

PAVILLON.

Votre mère?...

HORACE.

C'est vous qui lui apprendrez le malheur qui la frappe...

PAVILLON.

Moi!...

HORACE.

Elle verra votre douleur, et elle comprendra que c'est un ami qui lui parle de son fils.

PAVILLON.

Je n'aurai jamais ce courage-là.

HORACE.

Vous lui direz que jusqu'au dernier moment vous avez tenté de me sauver... vous lui direz que ma main a serré la vôtre et... que, sur cette main... j'ai senti de grosses larmes qui coulaient de vos yeux; vous lui direz cela, mon ami, et elle vous aimera comme je vous aime, et elle vous embrassera comme je vous embrasse.

PAVILLON, pleurant.

Ah! sacristi! sacristi! et je ne peux rien pour vous! rien! avec mon imbécile d'argent.

HORACE, voyant entrer Frédérique, suivie de Hans, par la porte du fond.

Frédérique!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, FREDERIQUE, HANS, qui se retire au fond avec PAVILLON.

FRÉDÉRIQUE.

Horace! mon père, en ce moment auprès de vos juges, m'a permis de vous voir encore une fois.

HORACE.

Et je l'en remercie. C'est une consolation pour moi, Frédérique, de pouvoir vous dire un dernier adieu...

FRÉDÉRIQUE.

Ainsi, vous êtes toujours décidé à mourir?

HORACE.

Je l'étais avant que l'arrêt ne fût prononcé. Aujourd'hui, le monde dirait que j'ai tremblé devant cet arrêt et que j'accepte la honte, parce que j'ai peur de la mort. Hier, je mourais pour vous, Frédérique; aujourd'hui, je meurs pour mon honneur.

FRÉDÉRIQUE.

Alors, je viens vous demander ce que vous ordonnez que je devienne...

HORACE.

Frédérique!

FRÉDÉRIQUE.

Ce que je dois faire de ma vie en attendant que Dieu me rappelle à lui, et qu'il nous réunisse...

HORACE.

Eh quoi! Frédérique, vous voulez que ce soit moi qui, du seuil de la tombe, règle encore votre destinée?

FRÉDÉRIQUE.

Oui, je le veux... Quand vous ne serez plus là, je ne saurai plus ni penser, ni agir, moi... N'êtes-vous pas le guide, le soutien que je m'étais choisi dans la vie?... Ne sommes-nous pas unis devant Dieu?... Quand il arrivait, parfois, que mon père nous quittait pour un voyage, il donnait ses ordres à ma mère; vous me quittez, Horace : je viens prendre vos ordres.

HORACE.

Écoutez-moi donc, Frédérique : je ne vous recommanderai pas de garder mon souvenir, je sais que vous ne m'oublierez jamais; je ne vous recommanderai pas de vivre, je sais que vous êtes une fille sainte et pieuse. Ce que j'exige de vous, c'est que votre douleur ne soit pas une source de chagrins pour ceux qui vous entourent; c'est que vous acceptiez avec résignation, avec courage, notre séparation; c'est que vous vous disiez : Il est éloigné de moi, mais il n'est pas perdu pour moi; c'est que vous disiez à Dieu : J'accepte l'épreuve que vous m'imposez, Seigneur! Seigneur, je ne pleure pas; j'attends.

FRÉDÉRIQUE.

Je vous le promets, Horace, je vous le promets.

HORACE.

Maintenant, recevez mon dernier adieu dans ce monde.

(Il l'embrasse au front.)

SCÈNE V

LES MÊMES, DIÉTRICH.

DIÉTRICH, entrant par la porte de droite.

Monsieur le comte, le prêtre et le magistrat vous attendent pour la confrontation.

HORACE.

Je vous l'ai dit, monsieur, ma résolution est inébranlable. (A Pavillon.) Mon ami...

(Il lui montre Frédérique.)

PAVILLON.

Oui, monsieur le comte, oui.

(Il soutient Frédérique, qui, voyant le Comte faire un pas pour s'éloigner, se jette dans ses bras une dernière fois; Pavillon l'emmène enfin et la confie à Hans, qui l'attend à la porte du tribunal.)

HORACE.

Allons, messieurs.

(Il sort avec les Sergents et remonte l'escalier de la prison.)

DIÉTRICH, le suivant.

Il restera inflexible, et tu seras vengé, Wilfrid.

PAVILLON, seul.

Et le bon Dieu séparerait deux cœurs pareils! non, c'est pas vrai! (Regardant au fond, à gauche.) Que vois-je! madame Van Deiberg et Frantzia!

SCÈNE VI

PAVILLON, CLAIRE, FRANTZIA.

CLAIRE, à Pavillon.

Monsieur le syndic criminel est-il ici? (Pavillon fait un signe affirmatif.) Depuis une heure nous le cherchons.

PAVILLON.

Je cours le prévenir.

(Il monte les degrés de la prison.)

FRANTZIA.

Je vous ai suivie, ma mère; vous m'avez révélé, tout entier, le secret de ma naissance, mais ce que vous venez tenter ici, je l'empêcherai.

CLAIRE.

Toi?

FRANTZIA.

Je ne serai plus un obstacle au bonheur de Frédérique, à celui d'Horace; il sera son mari, je le veux, je le veux!

CLAIRE.

Mais la loi?...

FRANTZIA, avec exaltation.

Je saurai l'y soustraire, on ne la forcera pas de m'épouser quand je serai. .

CLAIRE, la fixant.

Malheureuse! tu veux mourir?

FRANTZIA, interdite.

Moi?

CLAIRE.

Ne cherche pas à me tromper, j'ai lu la vérité dans ta voix, dans tes yeux; tu veux mourir, te dis-je, pour que Horace soit libre d'épouser ma fille; mais toi aussi, tu es ma fille, toi aussi, je t'aime!...

FRANTZIA.

Ma mère!

CLAIRE.

Mon Dieu! ne m'avez-vous rendu ma fille que pour me la reprendre aussitôt? ne m'avez-vous rappelé ma faute que pour me la faire expier d'une manière si terrible? Grâce! grâce, mon Dieu! ne me placez pas entre la vie de mes deux enfants!

FRANTZIA.

Il y a une heure encore, je n'existais pas pour vous, ma mère; oubliez-moi, oubliez-moi!

(Elle veut s'éloigner.)

CLAIRE.

Je m'attache à tes pas.

FRANTZIA.

Mais souvenez-vous de lui, ma mère, souvenez-vous de ma sœur.

CLAIRE.

Eh bien! je vous sauverai l'une et l'autre.

FRANTZIA.

Comment?

CLAIRE.

Jure à l'instant, jure par ma propre vie, par la vie de ta mère, que tu n'attenteras pas à tes jours.

FRANTZIA.

Mais la loi est inflexible, et le serment que vous exigez de moi serait la condamnation d'Horace et de Frédérique.

CLAIRE.

Non, ils vivront tous deux; lais le serment que j'exige, et ils vivront.

FRANTZIA.

Eh bien, je vous jure, ma mère, que si vous parvenez à assurer leur bonheur, je laisserai à Dieu le soin de reprendre les jours que vous m'avez donnés.

CLAIRE.

Tu jures par ma propre vie?

FRANTZIA.

Je le jure... Mais votre espoir, quel est-il?

CLAIRE.

C'est pour avoir séduit une orpheline, une orpheline, entends-tu, qu'Horace est condamné...

FRANTZIA.

Eh bien?

CLAIRE.

Eh bien, tu n'es pas une orpheline, puisque je suis ta mère.

FRANTZIA.

Juste ciel! révéler le secret de ma naissance, c'est le déshonneur pour vous.

CLAIRE.

Ce déshonneur, Diétrich, ton père, pourra me l'épargner peut-être... mais si son cœur reste sourd à mes prières, je parlerai.

FRANTZIA.

Non, non!

CLAIRE, avec force.

Mieux vaut le déshonneur pour une mère, que la mort de son enfant!

FRANTZIA.

Ma mère!

CLAIRE.

Tais-toi! le voilà!...

(Diétrich descend l'escalier de la prison.)

SCÈNE VII

DIÉTRICH, CLAIRE, FRANTZIA.

DIÉTRICH, à Claire.

Vous m'avez fait appeler? (Apercevant Frantzia.) Frantzia!... Hélas! mademoiselle, vous n'obtiendrez rien de monsieur

d'Albaret; sa détermination est irrévocable, il est perdu sans retour.

FRANTZIA, avec douceur.

Vous vous trompez, monsieur, quelqu'un le sauvera.

DIÉTRICH, souriant.

Vous?

FRANTZIA.

Non, monsieur, c'est vous-même.

DIÉTRICH.

Vous êtes insensée, mademoiselle.

CLAIRE, très-émue.

Monsieur Diétrich, il y a quelques jours, vous êtes venu me rappeler un douloureux passé.

DIÉTRICH.

Moi?

CLAIRE.

Vous l'évoquiez, ce passé, pour imposer votre volonté à la mienne.

DIÉTRICH.

Madame!...

CLAIRE.

Vous vouliez me contraindre à donner ma fille à celui qui a cessé de vivre.

DIÉTRICH.

Wilfrid! Plût au ciel qu'il n'eût pas repoussé l'arme que je lui offrais; plût au ciel (*sortant une lettre de son justaucorps*) que, muni de la lettre qui vous était adressée par Yolande Brünner, et de celle-ci qu'elle m'écrivait à moi-même; plût au ciel qu'il m'eût été permis de vous dire : Vous avez détruit le bonheur de ma vie, je veux, j'exige le bonheur de Wilfrid! l'infortuné existerait encore, et le comte d'Albaret ne monterait pas bientôt peut-être sur un échafaud.

CLAIRE.

Le comte d'Albaret vivra, monsieur.

DIÉTRICH.

Ignorez-vous la sentence qui le frappe?

FRANTZIA.

Cette sentence est injuste, et sera réformée.

DIÉTRICH.

Réformée, dites-vous?

FRANTZIA.

C'est l'orpheline, n'est-ce pas, que la loi protége en moi? c'est parce que je suis orpheline qu'Horace doit s'unir à moi ou mourir?

DIÉTRICH.

Oui.

FRANTZIA.

Eh bien! j'ai un père, monsieur.

DIÉTRICH.

Un père!...

FRANTZIA, lui donnant un papier.

Lisez. Voici la déclaration que, dictait, en mourant, cette Yolande Brünner qui vous avait écrit la lettre que vous venez de montrer.

CLAIRE.

Frantzia est morte, monsieur, et c'est Mina qui est devant vous.

DIÉTRICH, laissant échapper la déclaration qu'il vient de lire et que reprend Frantzia.

Mon enfant! ma fille!... elle!...

CLAIRE.

Ah! ne la repoussez pas!

DIÉTRICH, prenant la main de Frantzia.

Moi, madame, je suis prêt à lui donner mon nom, ma fortune, et la place qu'occupait dans ce cœur celui qui n'est plus; mais je ne le ferai, madame, que lorsque Horace lui aura rendu l'honneur.

FRANTZIA.

Grand Dieu!

CLAIRE.

Que dites-vous, monsieur?

DIÉTRICH.

Quoi! vous voulez que je me proclame hautement le père de cette jeune fille, afin que celui qui l'a perdue puisse donner son nom à une autre?... Quoi! vous, madame, vous, une mère! vous si désireuse du bonheur de votre fille, si jalouse de son bonheur, vous ne comprenez pas que je veuille effacer la honte de mon enfant? Que monsieur d'Albaret soit son mari, je la reconnaîtrai.

FRANTZIA.

Mais s'il refuse, monsieur, c'est la mort pour lui!

DIÉTRICH, énergiquement.

Eh bien, soit, c'est la mort! Je ne lui sacrifierai pas à la fois et le souvenir de Wilfrid et l'honneur de Frantzia!

(Frantzia, éperdue, remonte la scène.)

CLAIRE.

Vous voulez donc, monsieur, que ce soit mon honneur que je donne?

DIÉTRICH.

Je veux que monsieur d'Albaret courbe la tête et répare sa faute. Vous êtes épouse et mère, vous vous tairez, madame.

CLAIRE.

Ah! vous êtes mille fois plus inflexible que la loi, mille fois plus cruel que le bourreau qui l'exécute!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, VAN DELBERG.

FRANTZIA, bas.

Votre mari, ma mère.

(Van Delberg entre par la gauche.)

VAN DELBERG.

Madame, Frédérique est ici... Emmenez-la à l'instant, car bientôt tout sera fini pour monsieur d'Albaret.

FRANTZIA.

Perdu! quand d'un mot il pourrait être sauvé!

VAN DELBERG, passant à Frantzia.

On pourrait le sauver, avez-vous dit?... Qui? répondez... Qui donc?

CLAIRE, avec égarement.

Moi!...

VAN DELBERG.

Vous, madame?

CLAIRE.

L'arrêt qui frappe Horace ne s'exécutera pas, car Frantzia n'est pas une orpheline...

DIÉTRICH, bas.

Prenez garde!

VAN DELBERG.

Que signifie...

CLAIRE, avec force, montrant Diétrich.

Elle n'est pas orpheline, car voilà son père...

DIÉTRICH, offrant, sans être vu, un papier à la lampe.

Qui peut prouver cela, madame? La lettre que m'écrivait Yolande Brünner pour m'annoncer la mort de Mina, lettre semblable à celle qu'elle avait écrite à sa mère, cette lettre, la voilà; qui la déchiffrera, maintenant?

(Il la jette, enflammée, aux pieds de Claire.)

CLAIRE.

Ah! vous avez juré sa mort, monsieur...

DIETRICH.

J'ai juré que Frantzia recouvrerait l'honneur.

CLAIRE, courant à Frantzia, à l'extrême droite.

Eh bien! si ton père te renie, je ne te renierai pas, moi. (*Se retournant vers son mari et tombant à ses pieds.*) Je suis sa mère, monsieur! je suis sa mère!...

VAN DELBERG.

Sa... sa... sa mère!... Vous, vous!... (*Il s'élance vers elle avec fureur; puis s'arrêtant tout à coup, il éclate en sanglots.*) Malheureuse!... malheureuse!...

CLAIRE.

Tuez-moi! mais empêchez la mort d'Horace, car c'est la mort de notre Frédérique.

VAN DELBERG, anéanti.

Ainsi, vous m'avez trompé... vous vous êtes jouée de mon crédule amour; vous avez usurpé vingt années de tendresse et de dévouement... et parce que aujourd'hui le hasard jette sur vos pas le fruit de votre honte, vous croyez qu'il vous suffira, pour que je vous pardonne, d'éclater en sanglots, de

vous trainer à mes pieds en criant : Je suis sa mère!... Un pardon, à vous!... mais vous me croyez donc le plus lâche des hommes!...

CLAIRE.

Je sais que vous êtes le cœur le plus noble, et je vous aurais tout appris, sans la violence qui m'a été faite jusqu'au pied de l'autel ; et Dieu m'est témoin que depuis le jour où j'ai porté votre nom, j'ai racheté par le désespoir et les larmes cette faute du passé! Dieu m'est témoin que je vous ai donné tout mon amour, toute mon âme, et si je donne aujourd'hui mon honneur et ma vie, c'est pour vous conserver notre enfant!... Encore une fois, monsieur, je ne vous demande ni pitié ni grâce ; je vous crie à genoux : Publiez ma honte et tuez-moi ; mais sauvez Frédérique, mais sauvez notre fille!...

VAN DELBERG.

Ah! d'un mot vous venez de chasser toute la joie de mon âme; vous venez de renverser tout le bonheur de ma vie! (A Diétrich.) Pour vous, monsieur, vous qui n'avez pas craint d'anéantir la preuve de votre paternité, homme sans honneur et sans âme! Dieu vous châtiera.

DIÉTRICH.

Monsieur!

VAN DELBERG, à Claire, sans la regarder.

Vous avez la preuve que cette fille est la vôtre?

CLAIRE.

Oui, monsieur.

VAN DELBERG, à part.

C'est bien! Maintenant le père disparait, l'homme s'efface... je suis magistrat! (A voix haute en remontant le théâtre.) Venez, venez tous!

FRÉDÉRIQUE, entrant par la gauche.

Mon père!

VAN DELBERG.

Frédérique! (A part, en l'embrassant.) Devant elle, mon Dieu! devant elle!

(Il la fait passer à sa gauche. Le comte d'Albaret, entouré des Sergents, suivi de Pavillon, descend de la prison. Des magistrats arrivent par la porte du tribunal, suivis d'autres citoyens. Au fond, gardiens et guichetiers de la prison.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, HORACE, SERGENTS, MAGISTRATS, EMPLOYÉS DE LA PRISON.

VAN DELBERG.

Monsieur le comte Horace d'Albaret, dans un instant vous serez libre.

TOUS.

Libre!...

VAN DELBERG.

Les juges réformeront l'arrêt qui vous condamne; Frantzia n'est pas une orpheline, car sa mère existe. C'est Claire Van Hoël... aujourd'hui ma femme.

TOUS.

Sa femme!

VAN DELBERG.

Car son père existe. (Regardant Diétrich.) Il est ici, devant vous.

DIÉTRICH, relevant la tête.

Monsieur!...

VAN DELBERG.

Oui, sa mère, c'est ma femme; et son père... (tout le monde semble l'interroger) son père... c'est moi!

DIÉTRICH.

Lui!... lui!...

CLAIRE, lui baisant les mains.

Ah! monsieur, monsieur!

VAN DELBERG, montrant Frédérique.

Pour notre enfant, madame, pour notre enfant!

(Claire tombe à ses pieds.)

FRÉDÉRIQUE.

Vous vivrez, Horace.

HORACE.

Mais entre nous, Frédérique, il y a votre sœur.

FRANTZIA, à part, d'une voix fortement accentuée.

Non!... Entre elle et lui, il n'y aura bientôt qu'une tombe.

FIN.

Paris.—Typ. Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46, au Marais.